

UNIVERSITÉ PÉDAGOGIQUE D'ÉTAT DE BLAGOVECHTCHENSK

SALUT ! ÇA VA ?



*Lire et apprendre,
c'est vivre en pleine lumière*

AVRIL 2023 № 1 (69)

UNIVERSITÉ PÉDAGOGIQUE
D'ÉTAT DE
BLAGOVECHTCHENSK

ASSOCIATION DES
ENSEIGNANTS DE FRANÇAIS
DE LA RÉGION AMOURS KAYA





ÉDITO /
OLGA KUKHARENKO

Nos chers amis,

L'année 2023 est annoncée en Russie comme l'Année du Professeur et du Mentor. A cette occasion, de multiples manifestations, concours et projets sont réalisés en l'honneur de ceux qui offrent quotidiennement leurs cœurs aux enfants, et dont le travail n'est pas toujours apprécié à la hauteur de leur mérite. Notre revue voudrait se joindre solidairement à ces actions, car elle est écrite en grande partie par des professeurs de français, ancien, présents ou futurs.

Ce numéro présente un grand dossier sur les festivités de la Francophonie 2023, organisées dans les universités et les écoles de Russie. Vous serez persuadés, une fois de plus, par le dynamisme et la passion de nos collègues pour la langue française et découvrirez comment ils partagent cette passion avec leurs élèves. Vous verrez enfin les yeux des jeunes briller d'émotion et de joie et comprendrez que grâce à eux, grâce à cette récompense unique, la Francophonie en Russie prospérera toujours malgré tout !

En raison de l'influence majeure des enseignants dans la vie de chacun de nous, l'image du professeur et de son travail est très populaire dans la littérature. Sur ce thème, nous vous proposons une série de portraits littéraires créés par des auteurs russes, français et américains. Les visages et les caractères sont innombrables, mais on retrouve les notions récurrentes d'amour des enfants, d'abnégation ainsi que d'une conscience aiguë de l'importance de la mission.

Le dossier littéraire de ce numéro est complété par les portraits d'éminents auteurs africains dont les voix se font de plus en plus entendre dans le monde par leur remarquable singularité et leurs capacités créatives.

Bonne lecture, chers amis !

Et n'hésitez pas à nous contacter si vous désirez nous rejoindre sur les pages de « Salut ! Ça va ? »

- P.3 **JOURNÉE PÉDAGOGIQUE POUR LES PROFESSEURS DE FRANÇAIS DE LA REGION AMOURSKAYA**
Daria Antonova
- P.4 **FESTIVAL DE LA CHANSON FRANÇAISE À BLAGOVECHTCHENSK: «ON EST TOUS DES ARTISTES...!»**
Olga Kukharenskaia
- P.6 **PAROLE A LA PRESIDENTE!**
Jeanna Aroutiounova
- P.7 **J'APPRENDS, J'ENSEIGNE... ET JE DIFFUSE LE FRANÇAIS!**
Ekaternia Krylova
- P.8 **VIVE LA CONNAISSANCE ET LE PARTAGE!**
Jeanna Aroutiounova
Eleonora Nikolaeva
- P.10 **FRANCOPHONIE : ZOOM SUR PARIS**
Marina Kalinina
Marina Esterman
- P.11 **A LA RECHERCHE DE L'OISEAU BLEU**
Svetlana Davletshina
- P.12 **CONCOURS DE PHONÉTIQUE «LIRE LA POÉSIE ET LA PROSE FRANÇAISES»**
Olga Bykova
- P.13 **LA SEMAINE DE FRANCOPHONIE À L'UNIVERSITÉ PÉDAGOGIQUE D'ÉTAT DE MOSCOU : LANGUE FRANÇAISE ET RÉALITÉ**
Irina Kharitonova
- P.14 **«LA FRANCOPHONIE ET LA POÉSIE — 2023» À PENZA**
Tatiana Voronkova
- P.15 **FRANCOPHONIE 2023 À KRASNODAR**
Galina Bezrodnaya
- P.15 **FESTIVAL « LE PRINTEMPS FRANÇAIS »**
Ekaterina Filippova
- P.16 **FESTIVAL NATIONAL DE COURTES VIDÉOS EN FRANÇAIS**
Jeanna Aroutiounova
Nadejda Ossipova
- P.17 **LE VOYAGE FANTASTIQUE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE JULES VERNE**
Anna Mikheeva
- P.20 **UNE EXPÉRIENCE DE CŒUR...**
Olga Kukharenskaia
- P.22 **«ÉCRIVAINS DE RUSSIE ET DE FRANCE : INTERACTION CULTURELLE»**
Elena Savelieva
- P.23 **PROFESSEUR DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE : PERSONNAGE QUI REFLÈTE LES VALEURS ET LES PRÉOCCUPATIONS DE L'ÉPOQUE**
Eric Sautrel
- P.26 **PORTRAITS DES PROFESSEURS DANS LA LITTÉRATURE RUSSE : L'AMOUR DES ENFANTS, L'ABNÉGATION, LA FORCE MORALE**
Olga Kukharenskaia
- P.29 **PERDANT RIDICULE OU HÉROS MYTHOLOGIQUE?**
Natalia Kireeva
- P.31 **AHMADOU KOUROUMA : VOLTAIRE DE L'AFRIQUE**
He Danhua
- P.34 **MUKASONGA : UNE GRANDE FEMME ÉCRIVAINNE FRANCOPHONE RWANDAISE**
Liu Chengfu
- P.36 **VALENTIN-YVES MUDIMBE, UN ÉMINENT PHILOSOPHE, PENSEUR ET HOMME DE LETTRES CONGOLAIS**
Li Xin
- P.39 **TAHAR BEN JELLOUN ET SON MAROC**
Ji Ye
- P.43 **L'ÉCRITURE ANTICOLONIALE DE MONGO BETI**
Shi Lin
- P.47 **Bonjour, Monsieur Le Maître d'école**

Salut ! Ça va ?

ISSN 2500-4069

Porté au registre du Service fédéral du contrôle dans le domaine de la communication, des technologies d'information et des médias de masse sous le numéro ПИ № ФС77-63908

1 (69) Avril 2023

Rédactrice en chef : Olga N. Kukharenskaia

salutcava.ru

Rédaction :

Elena Seyitmedova à Tsiolkovski

Éric Sautrel à Paris

Anna Mikheeva à Kaluga

Aza Yakhyayeva à Grozny

Mise en page : Mikhail Kobzar à Moscou

Publié le 30 avril

Imprimé à la SARL «Tipographia» Adresse de l'imprimerie :

55, rue Politechnicheskaya, Blagovetchtchensk

Tirage 30 exemplaires 12+ Diffusé gratuitement

Fondateur : @Université pédagogique d'Etat de Blagovetchtchensk

Adresse de la rédaction et du fondateur: 104, rue Lénine, Blagovetchtchensk, région Amourskaya, 675000

Licence ЛР № 040326 délivrée le 19 décembre 1997

Maison d'édition de l'Université pédagogique d'Etat de

Blagovetchtchensk

salutcava2004@gmail.com aefra.wordpress.com/salut-ca-va



JOURNÉE PÉDAGOGIQUE POUR LES PROFESSEURS DE FRANÇAIS DE LA RÉGION AMOURSĀAYA

La Journée pédagogique pour les professeurs de français de la région Amourskaya a eu lieu le 24 mars et a réuni les participants de Blagovechtchensk, de Raïtchikhinsk, de Tsiolkovski et de Svobodnyy. Les futurs professeurs de français, étudiants de 5e année ont également rejoint la réunion de travail dont l'objectif principal était de réfléchir sur l'amélioration des méthodes dans l'enseignement de la langue française et sur la recherche de nouvelles idées éducatives. Les ateliers proposés ont offert des moments conviviaux et des interactions bien enrichissantes. Parmi les intervenants, Salou Moussa Mansour, un élève officier de l'École supérieure militaire d'Extrême-Orient d'origine du Niger, a présenté les spécificités de la langue française dans les différents pays du continent africain.

Par tradition, cette rencontre a également été l'occasion d'établir le bilan des activités de l'Association des enseignants de français de la région Amourskaya et de discuter des projets pour l'année suivante.

Une nouveauté de cette année : tous les participants ont pu visiter une exposition d'anciens manuels scolaires organisée par la bibliothèque de l'Université pédagogique de Blagovechtchensk. Ainsi, ils ont pu feuilleter de vieux manuels de français qui faisaient découvrir la langue de Molière aux enfants soviétiques et réaliser la nette évolution des méthodes et des contenus de l'enseignement actuel.

Mots-clés: journée pédagogique, professeur, français, école, université

Préparé par Olga Kukharenko





FESTIVAL DE LA CHANSON FRANÇAISE À BLAGOVECHTCHENSK : « ON EST TOUS DES ARTISTES... ! »



OLGA KUKHARENKO
Enseignante
à l'Université
pédagogique d'Etat
de Blagovetchtchensk
(Russie)

Le festival de la chanson française pour les jeunes de la ville de Blagovetchtchensk se tenait le 20 mars en l'honneur de la Francophonie. Il est devenu une tradition pour nous, pour nos étudiants, pour tous les amateurs de la langue française et des talents de notre brillante jeunesse.

Un tel évènement, qui réunit des intervenants de plusieurs établissements, demande beaucoup de travail, car il est toujours organisé avec brio ! Son organisatrice, l'enseignante de notre université Tatiana Novitskaya, est très émue les jours de répétitions et de préparations. Elle est aidée par nos étudiants francophones et soutenue par l'enthousiasme des artistes participants, par leur

amour pour la chanson française. Nous savons donc d'avance que 20 mars, jour où le monde entier fête la Francophonie, sera une magnifique célébration.

Chansons, danses, mises en scène musicales créent une ambiance joyeuse dans la salle de spectacle remplie d'un public conquis. Les artistes nous impressionnent par leurs voix magnifiques et la prononciation des paroles en français même pour ceux

qui ne maîtrisent pas la langue. Que de sourires et de bonne humeur !

Il faut dire que nous attendons tous avec impatience les performances des jeunes élèves officiers venant de l'École supérieure militaire d'Extrême-Orient. Ce sont les francophones des pays africains. En les regardant, on a l'impression qu'ils naissent tous artistes, tant ils débordent d'énergie positive qu'ils partagent généreu-



sement avec le public. Aucune contrainte, aucun stress, que de la joie de vivre !

A la fin du concert, tous les participants se sont rassemblés sur la scène pour chanter « On est tous des artistes ! »

On est tous des artistes,
Jongleurs dans l'âme,
On ne laisse jamais tomber !
On est tous des artistes,
Acrobates de charme,
On retombe toujours sur nos pieds !

Ce fut un moment chaleureux, car tout le monde improvisait sous les rythmes dynamiques de la chanson, et la salle chantait et bougeait en cadence dans les fauteuils.

Vive la langue et la chanson françaises qui nous offrent tant de moments de bonheurs partagés !

Mots-clés : festival, chanson française, francophonie, Russie, Blagovechtchensk

→ olga.kukharenko@gmail.com





Chers collègues,

Savez-vous ce que c'est de créer une Association ?

Savez-vous ce que c'est d'être présidente d'une Association ?

Être présidente, c'est sentir que vous avez autour de vous, des centaines de professeurs de français qui vous écrivent, qui vous parlent, qui vous racontent leurs vies et leurs soucis, qui vous écoutent, qui préparent et amènent leurs élèves et leurs étudiants aux concours, aux festivals et aux spectacles, qui vous appellent à n'importe quelle heure, qui vous envoient des textos, qui vous posent ces questions toujours les mêmes : « C'est quand le séminaire, le congrès, le forum, le concours, le festival, la Journée Internationale du professeur de français ? » et à qui vous répondez d'une manière très douce, toujours contente, bienveillante et souriante : « Comme toujours, à la fin du mois de janvier, au début du mois de mai, mi-novembre. Soyez les bienvenu(e)s, chers/chères collègues, aux Séminaires, aux Congrès, aux Concours et aux Festivals ! »

Notre Association ressemble à la planète de Saint-Exupéry où tous se sentent solidaires, emportés par le même amour pour la France et la Francophonie, pour la langue française que nous aimons, enseignons et partageons, pour les cultures francophones, où l'on arrive à créer des liens et où les relations humaines constituent « un luxe véritable ».

Jeanne Aroutiounova, présidente de l'AEFR, Chevalier de l'Ordre National du Mérite, Officier des Palmes Académiques, Lauréate de la Médaille d'or des valeurs francophones



J'APPRENDS, J'ENSEIGNE... ET JE DIFFUSE LE FRANÇAIS !

Vous venez de lire le slogan de l'AEFR,
Association des Enseignants de Français en Russie.



**EKATERINA
KRYLOVA**
Enseignante
École « Rostok »
Likino-Dulevo
(Russie)

On sait bien que les Russes, contrairement aux Français, ne sont pas très enclins à créer des associations et à y participer. Mais celle-ci est, à ce qu'il paraît, une exception. En quoi consiste sa particularité ?

L'AEFR existe depuis 1992 et réunit aujourd'hui 799 enseignants de 185 villes, villages, territoires proches et lointains de Russie. Une géographie assez impressionnante : si vous avez envie de connaître les méthodes d'apprentissage du français sur l'île de Sakhaline ou à Oulan-Oudé, Riazan ou Krasnodar, c'est possible !

Mais ce n'est pas tout, l'association propose un large éventail d'activités :

Pour les professeurs, des séminaires annuels, d'une durée d'une semaine, avec la participation d'intervenants de plusieurs pays francophones.

Pour les étudiants et les écoliers, un concours « Connaissez-vous la France et ses régions ? » et le Festival théâtral « Ménestrel



chantant » (en français, bien sûr) avec, pour tous, la possibilité de gagner des stages en France (et pas que) ou d'en profiter en solo ou en groupe. Et tout ça dans un contexte humain de contacts qui se font, de liens qui s'installent et d'amitiés qui se renforcent.

« Quand je suis devant mes élèves, je sens le soutien de tous mes collègues, venant de villes différentes, dévoués à la langue française, comme moi », témoigne une enseignante.

N'est-ce pas tentant ?

FÊTE DU FRANÇAIS DANS LA RÉGION DE MOSCOU

Imaginez un petit village russe de 100 habitants couvert de neige, un seul magasin, des vieilles maisons et des champs tout autour.

Est-il possible d'y rencontrer une trentaine de Français, professeurs, journalistes, acteurs ? Oui. C'est bien possible s'il s'agit du village de Dobroé (bon en français) et si on est fin janvier,

période du Séminaire.

Le Séminaire National « La France et la Francophonie aujourd'hui », organisé par l'AEFR, reste depuis 1992 l'événement de l'année pour les enseignants de français de toute la Russie. Plus de 30 intervenants de nombreux pays (surtout de France, mais aussi de Belgique, des États-Unis, de Suisse, du Canada et des pays du Maghreb), presque deux cents stagiaires, une semaine de conférences, ateliers, présentations, films, chansons, danses, amitié et communication. Et tout cela chaque année, en bon français, depuis plus de 30 ans.

Un milieu unique s'y développe, où tout le monde est uni par une seule idée : l'amour de la langue de Molière et de Prévert. Et grâce à cet amour, on se sent entre amis comme jamais auparavant.

Le Covid-19 a apporté des changements et en 2021, 2022, 2023, le Séminaire s'est déroulé en distanciel. Il n'en a pas été pour autant moins chaleureux, instructif et enrichissant !

Mots-clés : Russie, francophonie, langue française, séminaire, association



→ katouchka7@yandex.ru

VIVE LA CONNAISSANCE ET LE PARTAGE !



JEANNA AROUTIOUNOVA
Présidente de l'AEFR,
Enseignante
Université Russe de
l'amitié des peuples
Patrice Lumumba
Moscou (Russie)



ELEONORA NIKOLAEVA
Vice-présidente de
l'AEFR
Enseignante
Université MGIMO
MID
Moscou (Russie)

Qu'y a-t-il de meilleur que de pouvoir apprendre tout au long de la vie tout en partageant ses connaissances tant à ses apprenants qu'à ses collègues ?

L'Association des Enseignants de Français de Russie (AEFR) organise des Séminaires nationaux depuis 32 ans, ce qui est impressionnant comme chiffre et énorme comme travail. Tout pour pouvoir réaliser la mission de l'AEFR : informer, guider, encourager, épauler ses adhérents, ne jamais renoncer. Depuis 3 ans, vu toutes les mutations du monde actuel, les Séminaires sont organisés en distanciel, ce qui n'a pas été simple comme décision. En 2021, on craignait ne pas pouvoir être à la hauteur techniquement. En 2022, le nombre de participants inscrits de toutes les villes de la vaste Russie a considérablement augmenté. Le Comité d'organisation s'en est réjoui et a dû remonter le niveau d'exigences. Ainsi, la semaine du 30 janvier au 3 février 2023 s'est déroulée sous le signe du partage de la connaissance et de la joie de l'interaction et de la coopération.

Trois mois de travail intense, d'échange de lettres et de messages, de choix des intervenants, d'élaboration du programme n'ont pas été vains. On a tout réussi à temps pour l'ouverture solennelle du Séminaire. Les discours inauguraux ont été prononcés par M. Nikolas Garbovsky, Secrétaire pour la division de la culture de l'Académie de l'éducation de la Russie, Directeur de l'École supérieure de traduction de l'université d'État de Moscou, M. Gilles Mametz, conseiller adjoint de coopération et d'action culturelle, Directeur délégué de l'Institut Français de Russie, M. Joseph Kindundu Mikombo, Conseiller Économique de la République Démocratique du Congo et par Mme Jeanne Aroutiounova, présidente de l'AEFR. Les messages de salutation de la part des ambassades de la Confédération Suisse, de Belgique ont été lu à haute voix.

Dans son discours Mme Cynthia Eid, présidente de la Fédération Internationale des Professeurs de français (FIPF), a souligné que « c'est dans ces séminaires, colloques et congrès que l'on peut identifier de nouvelles pratiques et de nouvelles découvertes qui nous aideront chaque jour dans notre travail ». Cela a fortement encouragé les stagiaires, car il est connu de tous que « la modalité d'un séminaire hybride ou entièrement à distance facilite la participation, mais rend parfois plus difficile le maintien de la concentration sur l'ensemble

de la journée ». Manifestement, les participants ont tenu bon, car on devait correspondre au thème du Séminaire 2023 « *L'enseignement/apprentissage du FLE à l'heure actuelle : réalités, difficultés, solutions* ». Mme Cynthia Eid a finalement remercié ceux qui « n'ont pas mêlé la politique à la linguistique, à la didactique, et à la culture et qui ont fait fi des difficultés. C'est tellement important à l'heure actuelle ! »

L'événement était majeur : 359 professeurs stagiaires des établissements universitaires et secondaires, essentiellement russes, de 127 villes, villages, territoires y ont pris part. Ce séminaire avait également une dimension internationale grâce à la participation de collègues de Lituanie, d'Arménie, d'Azerbaïdjan, d'Ouzbékistan, de Biélorussie et de Grèce.

Une équipe solide et enthousiaste d'intervenants composée de 40 spécialistes hautement qualifiés « venant » de France et de Belgique, de Tunisie, d'Algérie, du Maroc, du Liban, du Canada (Québec) et de Suisse, a offert aux participants des moyens pour actualiser et enrichir leurs connaissances théoriques, linguistiques, didactiques, culturelles et méthodologiques. Les participants ont assisté à 42 webinaires proposés par ces experts. Les thématiques étaient très variées, denses et répondaient aux attentes de tous. Nous n'avons pas vu le temps passer entre : conférences, webinaires, présentations des Éditions

spécialisées dans l'enseignement du français langue étrangère et le tirage au sort des nouveautés en version numérique des Éditions Hachette FLE et Didier FLE.

Les échos plus que positifs et pleins de reconnaissance étaient légion et on aimerait en partager :

Daria Bestuzheva, l'Université pédagogique d'État Hertzien (Saint-Petersbourg) : *Je tiens à exprimer ma grande admiration et reconnaissance pour tous les organisateurs de ce magnifique séminaire. Ce ne sont pas de simples compliments de convenance, loin de là. Je suis franchement époustoufflée par votre énergie, votre enthousiasme et votre dévouement. Félicitations d'avoir réussi à organiser, malgré toutes les circonstances, cette véritable « fête du français » qui nous a donné une incroyable bouffée d'inspiration, ainsi que plein d'idées précieuses. Je ne fais que commencer ma carrière d'enseignante de FLE à l'université. Ce séminaire m'a donc apporté énormément de choses utiles et m'a beaucoup enrichi. Ce que j'ai vu et entendu m'a donné une forte envie d'être aussi active et inspirante pour apprendre, enseigner... et diffuser le français partout où j'irai. J'espère pouvoir assister à vos séminaires dans les années à venir.*

Tout était super : l'organisation, la connexion rapide, le son. Mille mercis à vous !

Tamara LAVROVA, professeur au Centre de la création des enfants « Source », Orekhovo-Zouïevo (Région de Moscou) : Je suis ravie que le séminaire malgré toutes les difficultés d'aujourd'hui ait eu lieu. C'est un grand plaisir de voir ceux qu'on a rencontrés autrefois à Dobroé. Merci beaucoup à tous les organisateurs et surtout à notre présidente. Comme sujet, je m'intéresse toujours à tout ce qui concerne les régions de France, leurs particularités. Il est intéressant de savoir comment se déroule la préparation à l'école. D'ailleurs, tous les sujets que l'Association propose sont très instructifs et utiles. Merci infiniment !

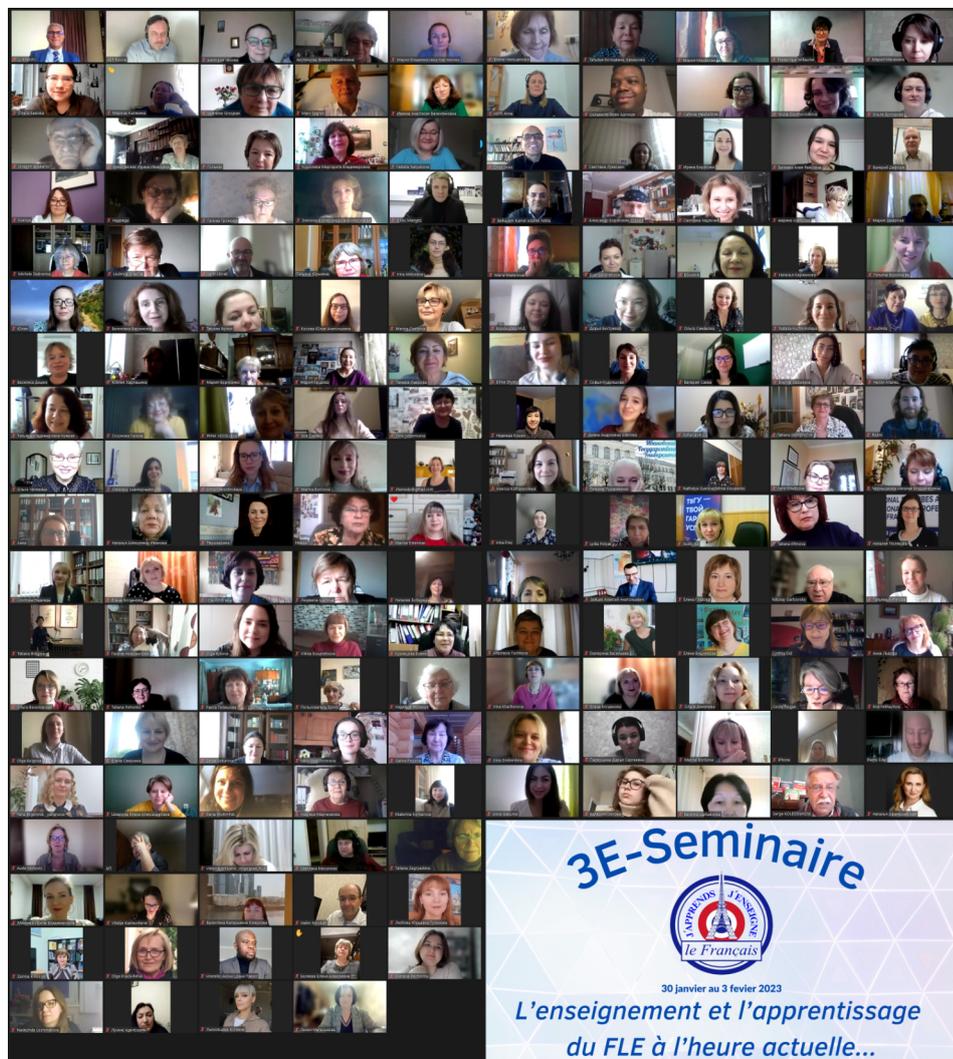
Yulia SOUKHORUKOVA, Université d'État, Syktyvkar (République de Komi) : Le Séminaire énergise et rallume la pensée pédagogique et, cela va de soi, permet d'entendre et d'écouter, de voir et de plonger dans la langue française authentique. C'est un pur bonheur !

Et les intervenants, comment perçoivent-ils ce séminaire ?

Marc SAGNOL, écrivain, ancien attaché de l'ambassade de France en Russie, prix La Bruyère de l'Académie française : Ce séminaire a été un grand succès ! Bravo, Jeanne, à toi et à ton équipe ! Mais surtout à toi, tu as été formidable, tu as réussi en peu de temps à renverser la situation en ta faveur et en faveur du français en Russie, pour le grand profit des professeurs et étudiants de français de Russie. Félicitations !!! C'est un exploit.

Merci encore et crois à mon fidèle soutien et à mon amitié.

Serge KOLESSNIKOW, professeur agrégé de sciences économiques et sociales (en retraite) : J'ai été très heureux de participer pour la première fois à ce Séminaire National et très favorablement impressionné par la qualité de l'organisation, le nombre des participants, tous passionnés, et par la réussite de votre projet malgré les circonstances. J'ai fait de mon mieux et les ques-



tions que l'on m'a posées m'ont doublement fait plaisir : la qualité du français des participants est impressionnante et l'intérêt qu'ils ont porté au sujet que j'ai développé m'a fait chaud au cœur. Je suis partant pour renouveler l'expérience ! J'ai beaucoup de sujets en réserve. Avec toute mon amitié.

Bruno BISSON, maître de conférences, interprète de conférences : Un très grand merci à vous pour tout ce que vous faites pour réunir autant de gens passionnés par la langue française tant du côté des intervenants que des auditeurs, j'ai déjà eu quelques retours après mon intervention et ça fait plaisir d'avoir un auditoire aussi enthousiaste. Toutes mes félicitations à vous !

Annie FEUVRAIS-CHEININE (ancienne attachée de la Francophonie à l'Ambassade de France en Russie) : Grand BRAVO à l'AEFR qui, sans relâche, pendant plus de 30 ans, poursuit son indispensable travail dans la diffusion,

l'apprentissage, le perfectionnement de notre belle langue française !

Ainsi la francophonie unit-elle les gens regroupant des enthousiastes francophones et franco-philés !

Ainsi l'AEFR aide-t-elle à s'unir afin de résister à tous les périples, car il y a la francophonie comme vecteur, sommet à atteindre où règnent le partage et la connaissance !

Si vous voulez savoir plus sur les activités de l'AEFR, vous pouvez visiter son site <http://www.aefr.ru>

Mots-clés : Russie, France, francophonie, association, la langue française, séminaire

→ jeannearout@mail.ru

→ elia_nicol@mail.ru

FRANCOPHONIE : ZOOM SUR PARIS

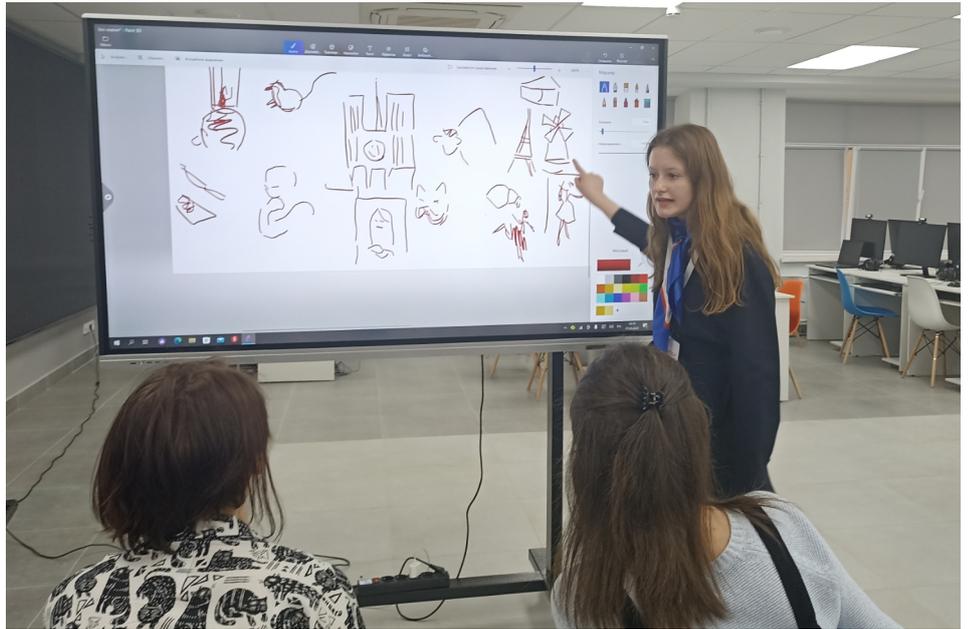


MARINA KALININA
MARINA ESTERMAN

Enseignantes

Université socio-pédagogique d'État
Volgograd (Russie)

C'est avec beaucoup de plaisir et d'enthousiasme que le département des langues romanes de l'Université socio-pédagogique d'État de Volgograd a célébré la Journée de la Francophonie 2023.



Dans le cadre du projet pédagogique interculturel, nous avons organisé, pour les étudiants de la faculté des langues étrangères et les élèves de Volgograd qui étudient le français, un grand questionnaire sur Paris. C'était une sorte de jeu de piste sur la connaissance du patrimoine français. Pour plonger les participants dans l'atmosphère la plus authentique possible de Paris, les équipements modernes du Technoparc de VGSPU ont été activement impliqués : écrans interactifs, zone VR, etc.

Le projet « Zoom sur Paris » nous a donné l'opportunité d'avoir un rendez-vous avec cette ville merveilleuse, de la toucher un peu. C'est Paris qui donne toujours l'inspiration aux artistes et réalise des rêves des gens.

En 3 heures, les étudiants en français ont pu voyager dans le temps et se rendre dans divers quartiers : le lieu le plus ancien de Paris, les arènes de Lutèce, et devenir des témoins de l'histoire de

la ville, visiter tous les départements du Louvre, le musée le plus riche du monde, aider les gardiens du musée d'Orsay à mettre de l'ordre dans les peintures impressionnistes, passer de bons moments sur la terrasse du Café de Flore et y savourer de délicieux plats français, passer des épreuves linguistiques au pied de la Basilique du Sacré-Cœur à Montmartre, apprendre un grand nombre de faits historiques intéressants sur Paris au Musée Carnavalet, faire des dessins amusants en compagnie des peintres de la place du Tertre, feuilleter quelques bouquins au pied de la cathédrale Notre-Dame, participer à la construction de la tour Montparnasse et peindre sa silhouette grise avec des couleurs vives, ré-

soudre des casse-têtes en français en s'imaginant dans le Centre Pompidou, toucher les expositions en Braille du Musée des Arts et Métiers, se sentir spectateurs de l'Olympia, voir du cinéma français sur le boulevard des Capucines, travailler comme assistants des designers célèbres dans le quartier branché des Galeries Lafayette et, finalement, voir Paris à vol d'oiseau en casque virtuel.

Ce souvenir inoubliable restera à jamais gravé dans la mémoire des participants du projet.

Mots-clés : francophonie, langue française, Paris, France, Russie

→ ema73@mail.ru



A LA RECHERCHE DE L'OISEAU BLEU

Du 20 février au 20 mars 2023, l'Université pédagogique de la République de Bachkortostan a hébergé le concours régional de dessins.



SVETLANA DAVLETSHINA
Enseignante
Université
pédagogique
d'État Bachkire M.
Akmoulla
Oufa (Russie)

Depuis ses débuts en 2012, il a toujours été consacré à des dates importantes de la littérature francophone telles qu'anniversaires d'écrivains ou d'œuvres. Les événements des années précédentes ont attiré plus d'un millier de participants de plusieurs régions de notre république dans « Le monde fabuleux de La Fontaine » (2016), sur la « Planète Saint-Ex » (2022).

Ils ont été contaminés par l'« Hugomanie » (2017), ont pu s'approprier le rôle d'illustrateur de leur « Conte préféré de Charles Perrault » (2018) et leur « Livre français favori » (2019). L'enjeu majeur de cette manifestation qui fusionne peinture et littérature est de sensibiliser à la lecture.

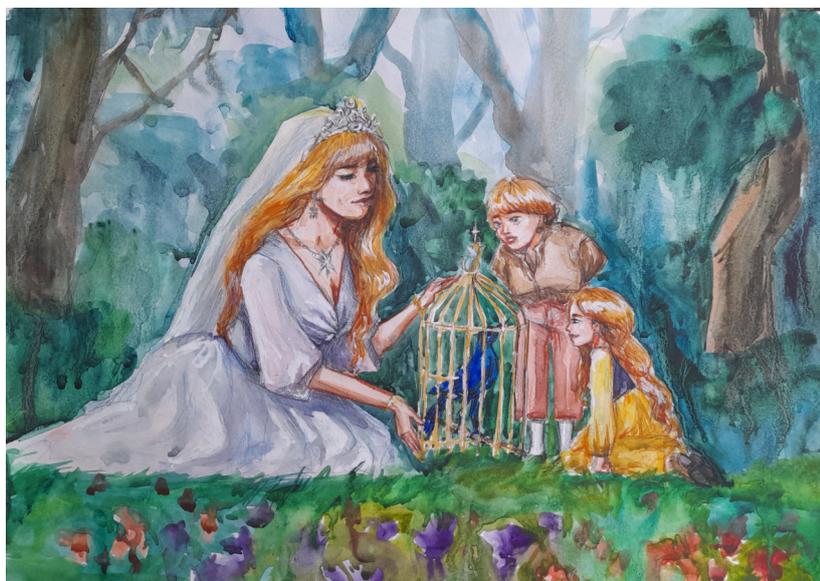
Cette année, l'évènement a été centré sur le 115e anniversaire de la présentation de la pièce de l'écrivain belge Maurice Maeterlink « L'oiseau bleu » au Théâtre d'Art de Moscou. Le jury a examiné des dessins de techniques différentes dont neuf se sont vu

décerner des diplômes dans trois catégories selon l'âge des participants.

Comme lors des années précédentes, le concours de dessins s'est tenu dans le cadre du Festival de la Francophonie dédié à la célébration de la langue et de la culture française. Le Festival annuel sera couronné du gala thématique qui aura lieu le 25 avril 2023.

Mots-clés : Russie, France, francophonie, dessin, concours

→ davletshinasm@mail.ru



Elvina Kurbanova, 16 ans, L'oiseau bleu est toujours avec nous



Adelia Mouftakhova, 13 ans
Le retour



Yulia Bogdanova, 20 ans,
L'oiseau bleu



Daria Plaksina, 16 ans,
L'esquisse du costume de l'oiseau bleu

CONCOURS DE PHONÉTIQUE « LIRE LA POÉSIE ET LA PROSE FRANÇAISES »



OLGA BYKOVA
Enseignante,
Université
linguistique d'État
Moscou (Russie)

Le 23 mars 2023, dans le cadre de la célébration de la journée de la Francophonie, la Faculté de langue française de l'Université linguistique d'État de Moscou (MSLU) a organisé le traditionnel concours de phonétique.

Intitulé « Lire la poésie et la prose françaises », cet événement a été consacré au 195^e anniversaire de la naissance de Jules Verne (1828-1905) et au 155^e anniversaire de la publication du roman « Les enfants du capitaine Grant » (1868). Le concours a rassemblé les étudiants des universités de Moscou et de Voronej et les élèves des

écoles. Tous les orateurs ont fait preuve d'un excellent niveau de maîtrise de la prononciation française.

Le concours s'est achevé par une impressionnante représentation « La visite de la vieille dame » d'après la pièce du dramaturge suisse F. Dürrenmatt – un cadeau à tous les participants et invités de la part du théâtre « Croissant ».

La cérémonie de la remise des diplômes s'est tenue le 29 mars

2023 lors du concert organisé par les étudiants et les professeurs de la faculté de langue française. Chant, danses, mises en scène, performances musicales et discours solennels se sont fait entendre dans la salle de concert de MSLU pour célébrer la Francophonie et la diversité culturelle.

Mots-clés: Russie, Moscou, francophonie, langue française, concours de phonétique

→ bykoolya@yandex.ru



LA SEMAINE DE FRANCOPHONIE À L'UNIVERSITÉ PÉDAGOGIQUE D'ÉTAT DE MOSCOU : LANGUE FRANÇAISE ET RÉALITÉ



IRINA

KHARITONOVA

Docteur habilité en philosophie, directrice du département des langues romanes Vladimir Gak Université pédagogique d'État de Moscou (Russie)

Les langues de travail du colloque étaient le russe, le français et l'espagnol. La section francophone étudiait les thèmes suivants : « Théorie du langage et typologie contrastive », « Lexicologie. Phraséologie. Théorie de la nomination », « Linguistique du texte. Stylistique », « Interculturel et didactique des langues, « Sections pour jeunes chercheurs ». La publication des actes du colloque est prévue dans le courant de l'année 2023.

Les Comités scientifiques et d'organisation du Colloque, les participants et les intervenants ont eu l'occasion unique de voir et écouter les chercheurs francophones célèbres.

La séance plénière du 20 mars a commencé par la communication de Pierre Blachaud (RWTH Aachen) « Les deux noms de la linguistique guillaumienne » qui a mis en lumière le problème de distinction des deux termes : mécanique intuitionnelle et psychomécanique. Dans son intervention « Forme intérieure vs forme extérieure : de la formation des traditions linguistiques françaises et allemandes » Sergueï Tchougounnikov (Université de Bourgogne) a présenté dans une perspective comparative les circonstances historiques et les mécanismes conceptuels qui ont influencé la formation des traditions linguistiques nationales, française et allemande. Driss Louiz (Université Ibn-Tofaïl) a consacré son discours aux « Pratiques numériques en classe de français langue étrangère ».

Les 22-23 mars lors de la section « Interculturel. Didactique des langues » Evgeny Vildanov (Uni-

La date de 20 mars a été choisie en l'honneur de l'anniversaire de l'Agence de coopération culturelle et technique (ACCT) fondé en 1970 à Niamey, au Niger. Dès lors la journée de francophonie est largement célébrée dans tous les pays du monde.

Cette année, le 20 mars a été marqué par l'ouverture du VIIIe Colloque international « Langue et réalité » qui s'est tenu en ligne à Moscou du 20 au 24 mars 2023. L'objectif de ce colloque organisé par le département des langues romanes Vladimir Gak de l'Université pédagogique d'État de Moscou était d'inviter les chercheurs débutants et expérimentés au dialogue et au partage scientifiques.

versité de Bourgogne) a réfléchi au problème du « croisement des approches pédagogiques dans l'enseignement du français : français langue maternelle vs français langue étrangère ». Dans son diaporama « Intégration des documents authentiques dans l'enseignement/apprentissage des langues : pour le développement de la compétence culturelle des apprenants » Sofiane Harrache (Université Mohamed-Lamine Debaghine Sétif 02) a proposé une nouvelle philosophie d'enseignement/apprentissage des langues axée davantage sur l'activité de l'apprenant. L'intervention d'Abderrahim Najih (École normale supérieure, Université Cadi Ayyad) a visé à connaître « L'impact de la conscience des collocations dans la vitesse de décodage chez les apprenants d'arabe seconde langue ».

Le 23 mars la section pour jeunes chercheurs a réuni tous les apprenants de FLE de l'Université. Karima BAHRA (Université Amar Telidji Laghouat), Mohamed BOURASSE (Université Ibn-Tofaïl), Mohammed El Khayaoui (Université Ibn-Tofaïl), Hajar Hachimi (Université Mohammed V-Rabat), Valentin Pradelou (Université Bordeaux Montaigne), Bastien Roques (Université Bordeaux Montaigne, Université Paris Nanterre), Khaoula Roula (Université de Bejaia), Mariam Sahraoui (Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Mohammedia), Yassine Zouri (Université Sultan Moulay Slimane), Pierre-Ulysse Barranque (Paris-1 Panthéon Sorbonne, Lycée français Charles-De-Gaulle de Concepción) ont apporté leur contribution à la résolution des problèmes comme : acqui-



sition d'une compétence de communication interculturelle, l'enseignement des expressions idiomatiques, enseignement à distance, relation tripartite Langue/Littérature/Espace, importance accordée par les employeurs aux compétences linguistiques, figures rhétoriques au sein du Battle Rap Francophone, homogénéisation de la France et des Français dans les discours de représentants patronaux du CNPF-Medef, apport de la phonologie cognitive à l'enseignement/apprentissage du français, les modèles de liberté à suivre, capables de résister aux tyrannies de leur époque.

Pour conclure, il est nécessaire de noter que cette fois le Colloque international « Langue et réalité » a accueilli 150 participants parmi lesquels il a eu une vingtaine de francophones représentant la France, l'Allemagne, le Maroc, la Tunisie, la Chili, l'Algérie. Pour la plupart d'eux ce n'était pas la première rencontre avec les enseignants et les étudiants russes épris de la langue française et de la culture francophone.

Bienvenue à toutes et à tous au IXe Colloque international « Langue et réalité » qui se tiendra en mars 2024 !

Mots-clés : Russie, langue française, francophonie, colloque

→ ira.kharitonova@mail.ru

« LA FRANCOPHONIE ET LA POÉSIE — 2023 » À PENZA



**TATIANA
VORONKOVA**
Professeur de
français
École linguistique №6
Penza (Russie)

Le Festival régional de poésie en français « La Francophonie et la poésie 2023 », organisé avec le soutien de l'Association des Enseignants de Français de Russie (AEFR) et de l'Institut de développement régional de la région de Penza, a eu lieu le 18 mars 2023 à l'occasion de la Journée Internationale de la Francophonie.

Le Festival a commencé par une visite guidée en français pour les enseignants, les parents et les membres du jury de l'école linguistique №6 de Penza et de son musée, ainsi que par des jeux de piste intéressants et fascinants pour les élèves participants au Festival.

Après la visite, tous les participants ont été invités au concert de gala dans la grande salle, où les élèves de huit établissements d'enseignement général de la ville de Penza et de sa région ont présenté au jury 19 numéros pour trois nominations : performance individuelle, interprétation dramatique et poème de leur propre composition.

C'était une fête de la langue française et de la poésie francophone ! Une fête de la créativité !

Le jury a déterminé les gagnants et les lauréats dans chaque catégorie d'âge.

Vive la Francophonie ! Vive la langue française ! Vive la poésie !

Mots-clés : Russie, la langue française, francophonie, poésie

→ voronkova@glingva.ru



FRANCOPHONIE 2023 À KRASNODAR



**GALINA
BEZRODNAYA**
Professeur de
français
Centre esthétique
interscolaire
Krasnodar (Russie)

Chaque année, les enfants de la ville de Krasnodar qui suivent les cours de français au Centre esthétique interscolaire, École associée de l'UNESCO, se préparent à célé-

brer la Journée Internationale de la Francophonie. Bien avant le 20 mars, ils apprennent des poèmes, des chansons, des saynètes et des danses.

Cette année, un concert magnifique a été présenté par les élèves le 20 mars. Les parents et les enseignants ainsi que les élèves qui sont venus pour admirer la langue française ont souligné l'atmosphère chaleureuse et inoubliable

de ce concert.

Madame Margarita Ambartsumian, directrice du Centre, a salué l'assemblée et a remis le Diplôme de la courtoisie envers la langue française à tous les participants.

Mots-clés: Russie, Krasnodar, francophonie, langue française

→ berzrodnaya@mail.ru



FESTIVAL « LE PRINTEMPS FRANÇAIS »



**EKATERINA
FILIPPOVA**
Enseignante,
École 34
Riazan (Russie)

Le 16 mars 2023 à la bibliothèque régionale Gorki à Riazan a eu lieu la fête traditionnelle « Le printemps français ». Nous étions nombreux : les écoliers, les étudiants russes apprenant le français et les étudiants francophones, venus faire leurs études à l'Université de Riazan. Le thème du festival était « Les clichés sur la France et les Français : vrai ou faux ». On chantait, on récitait des poèmes, on

jouait des scènes. C'était curieux de voir les reportages sur les Français grâce auxquels nous avons beaucoup appris sur la France et ses habitants.

Mots-clés: Russie, Riazan, francophonie, langue française, festival Mots-clés: Russie, Riazan, francophonie, langue française, festival

→ ekfilippova@mail.ru



FESTIVAL NATIONAL DE COURTES VIDÉOS EN FRANÇAIS

«Ma ville - ma Russie. Je veux parler de ma ville»



JEANNA AROUTIOUNOVA
Présidente de l'AEFR,
Enseignante
Université Russe de
l'amitié des peuples
Patrice Lumumba
Moscou (Russie)



NADEJDA OSSIPOVA
Enseignante
Université d'État de
Moscou
Festival National de
Courtes vidéos en français
(Russie)

Les vidéos en français «Ma ville - ma Russie. Je veux vous parler de ma ville», c'est un projet assez jeune de l'Association des Enseignants de Français de Russie ! L'idée de son organisation est née en 2021. On peut dire que c'est un projet phare car il aura le prolongement en 2023.

L'objectif principal du Festival est de montrer la Russie moderne et diversifiée à travers les yeux des jeunes Russes, de leur donner l'opportunité de présenter leur vision des villes natales, d'exprimer leurs sentiments et espoirs. Nous voulons donner aux jeunes gens Russes l'occasion de parler de la petite patrie pour que les habitants francophones d'Europe, d'Afrique et d'Amérique du Nord puissent la voir à travers leurs yeux, « découvrir » et connaître mieux la Russie contemporaine, apprendre son présent et son passé, découvrir des sites anciens et modernes et se débarrasser des distorsions possibles et des stéréotypes sur la Russie.

Le Comité d'organisation a décidé de rendre permanent ce Festival, avec un bilan deux fois par an : en novembre (dans le cadre de la célébration de la Journée Internationale du Professeur de Français) et à la fin de l'année scolaire, en mai-juin. Selon les résultats du Festival, tous les films sont récompensés des « Pommes d'or / d'argent / de bronze ». Ces nominations s'expliquent par un conte de fées russe.

Les participants au Festival - écoliers et étudiants - ont préparé des films vidéo en français sur les villes dans lesquelles ils habitent et étudient, sur leur vie moderne et leur histoire, leurs curiosités et leurs réalisations, leurs compatriotes célèbres et les résidents ordinaires, des lieux intéressants et préférés - sur tout ce qui les intéresse et ce qu'ils veulent raconter à tout le monde. La participation au projet permet aux écoliers et aux étudiants non seulement de parler aux francophones de leurs villes, mais aussi de connaître mieux les autres villes de notre grand pays, d'essayer les rôles de scénariste, réalisateur, acteur, présentateur, opérateur etc., et bien sûr de pratiquer et d'améliorer la langue française qu'ils apprennent.

Actuellement, 121 films de 67 villes de Russie ont participé au Festival ! La géographie des participants couvre l'ensemble du territoire de la Fédération de Russie de Stavropol et Maïkop jusqu'à Arkhangelsk et Vladivostok.

Nous sommes sincèrement reconnaissants pour le travail, le soutien et l'intérêt aux membres du jury international qui est représenté par des spécialistes qualifiés dans le domaine de la cinématographie, de la réalisation, des médias, de la communication internationale, de l'enseignement de France, Allemagne, Maroc, Algérie et Russie.

Tous les films-participants au Festival sont téléchargés pour être visionnés, discutés et évalués sur le site Internet.



Le Festival National de courtes vidéos en français « Ma ville - ma Russie. Je veux parler de ma ville » est donc un projet d'échange et de coopération culturels et vise à créer une image positive de la Russie, réunir les amateurs de langue et de cultures françaises / francophones, soutenir la présence et le développement de la langue française et de la culture francophone en Russie, établir et développer les contacts amicaux entre la Russie et les pays francophones.

Ce qui est important qu'on peut trouver les films sur les chaînes YouTube et Rutube sur le lien

On peut trouver les films sur les chaînes YouTube et Rutube ici:



Mots-clés : Russie, la langue française, francophonie, association

→ jeannearout@mail.ru

→ ossipova05@mail.ru

LE VOYAGE FANTASTIQUE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE JULES VERNE

N'oubliez pas de rêver, car les rêves ont la capacité de se réaliser !

Le 8 février dans le monde entier les amateurs de littérature ont fêté le 195^e anniversaire de naissance de l'un des fondateurs de la science-fiction, le célèbre écrivain français Jules Verne !



ANNA MIKHEEVA
Enseignante
École N°19
Responsable des
projets de
l'Association "Pont
d'Amitié"
Kalouga (Russie)

A Kalouga l'Association du développement des relations internationales « Pont d'Amitié » a proposé d'accomplir un voyage fantastique comme les héros des romans de Jules Verne et faire connaissance avec la vie et les œuvres immortelles du grand écrivain.

Le voyage a été organisé en ligne sous forme de quiz et comprenait 8 étapes thématiques de 10 questions qui apparaissaient dans le groupe VKontakte pendant 5 semaines, en lien avec les romans « Cinq semaines en ballon » et « Le tour du monde en 80 jours ».

Toutes les personnes intéressées pouvaient participer au concours, quels que soient leur âge ou lieu de résidence.

Au total, 65 participants de Russie, du Kazakhstan et de Biélorussie ont pris part à cette incroyable aventure. La Russie était largement représentée, de Kalouga, Irkoutsk, Oufa, Saint-Petersbourg, Voronej, région de Vladimir, Norilsk, Brest à Oust-Kamenogorsk.

Le plus jeune voyageur avait 11 ans, et le plus âgé 76 ans.

Les sujets des étapes montraient différents aspects de la vie et de la création de Jules Verne : sa biographie et des anecdotes marquantes, des devinettes sur ses romans dont le plus connu

« Le tour du monde en 80 jours », ses prédictions scientifiques, l'image de la Russie dans ses romans, l'adaptation cinématographique de ses œuvres.

Le prix pour les participants hors de Kalouga était le jeu de société « Autour du monde en 80 jours » qui a été remporté par Viktor Enguel d'Ust-Ilimsk de la région d'Irkoutsk.

Le prix principal pour les Kalougeois — le vol en montgolfière — a été gagné par Pavel Bokov. Le garçon de 12 ans a tellement été motivé par le concours qu'il a lu beaucoup de livres pour répondre correctement à toutes les questions du quiz.

Olga Mouravkina, maman de Pavel témoigne : « Le jour où les étoiles se sont réunies... Pavlik a remporté le premier prix du concours « Le voyage fantastique sur la vie et les œuvres de Jules Verne » et il a gagné un vol en ballon ! C'est le rêve de chaque garçon.

Le poème des enfants de Berestov « Comme il est bon de lire » m'est alors venu à l'esprit. Lisez plus et vos rêves se réaliseront ! Merci à Anna Mikheeva, Ludmila Makarova et à l'association « Pont d'Amitié » pour un si beau concours. Vous avez inspiré mon fils à lire des œuvres de Jules Verne. Merci également à la société Kaluga Aero pour le vol en ballon en cadeau ! »

Vladimir Krylov et Emilia Glu-



khareva ont été aussi récompensés. Ils ont reçu des livres de Jules Verne et des souvenirs de cette aventure incontournable.

Notre voyage fantastique touche à sa fin. Les prix ont été distribués, les participants sont contents. Mais une ultime surprise attendait nos participants ! Lors de la remise des prix, un atelier de dessin sur des aimants en bois a été organisé. Les participants avaient la possibilité de créer la montgolfière de leur rêve. Et celle qui recevra plus de « j'aime » dans le groupe permettra à son auteur de participer aussi à un voyage en ballon !

Nos félicitations à tous les participants !

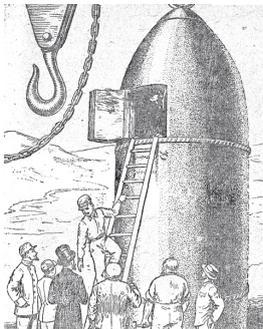
Mots-clés : Russie, Kalouga, pont d'amitié, francophonie, concours littéraire, Jules Verne

→ mikheeva-anna19@yandex.ru

On vous propose de partager notre voyage fantastique en répondant aux questions d'une des étapes où il faut deviner le titre du livre selon l'image :



1.
 - a. « L'île mystérieuse »
 - b. « Vingt Mille Lieues sous les mers »
 - c. « L'île à hélice »



2.
 - a. « Robur-le-conquérant »
 - b. « Paris au XXe siècle »
 - c. « De la Terre à la Lune »

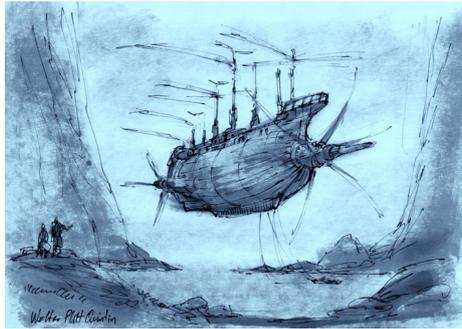


3.
 - a. « Les enfants du capitaine Grant »
 - b. « Un capitaine de quinze ans »
 - c. « L'île à hélice »

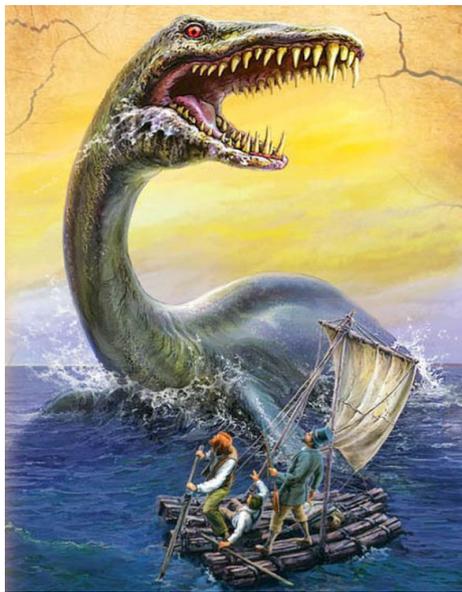


4.
 - a. « L'île mystérieuse »

- b. « Le tour du monde en 80 jours »
- c. « L'école des Robinsons »



5.
 - a. « Le tour du monde en 80 jours »
 - b. « Cinq semaines en ballon »
 - c. « Robur-le-conquérant »



6.
 - a. « Voyage au centre de la Terre »
 - b. « Vingt Mille Lieues sous les mers »
 - c. « Les enfants du capitaine Grant »



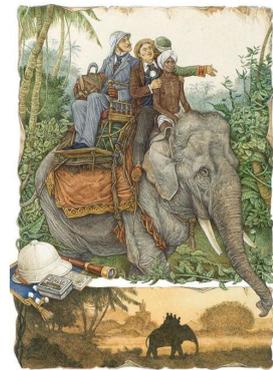
7.
 - a. « L'île mystérieuse »
 - b. « L'île à hélice »
 - c. « Vingt Mille Lieues sous les mers »



8.
 - a. « L'école des Robinsons »
 - b. « Robur-le-conquérant »
 - c. « Les enfants du capitaine Grant »



9.
 - a. « Michel Strogoff »
 - b. « Paris au XXe siècle »
 - c. « Cinq semaines en ballon »



10.
 - a. « Le tour du monde en 80 jours »
 - b. « Les Indes noires »
 - c. « Voyage au centre de la Terre »

On remercie vivement l'auteure des questions du quiz, Ludmila Markarova, professeure de langues étrangères, membre active du « Pont d'Amitié ». Si vous voulez joindre notre groupe, participer à nos activités ou suivre nos actualités scannez le code :





UNE EXPÉRIENCE DE CŒUR...



OLGA KUKHARENKO
Enseignante
à l'Université
pédagogique d'Etat
de Blagovechtchensk
(Russie)

Évidemment, il est peu probable d'imaginer qu'une enseignante d'une petite ville provinciale russe soit invitée à un évènement de niveau national en Serbie ! Je réalisais clairement que cet engagement m'obligeait à bien me préparer aux ateliers pour les professeurs des écoles serbes. Il fallait trouver des idées originales pour être à la hauteur de la confiance du comité d'organisation de l'université d'hiver à Belgrade. Et si j'ai une bonne expérience dans la préparation des journées pédagogiques pour les collègues de notre région, j'ignorais totalement les pratiques de l'enseignement du français en Serbie. J'ai donc décidé de faire confiance à mon vécu, à mon expérience et à ma vision de ce qui pourrait intéresser les participants à la formation.

Nous connaissons tous les méthodes traditionnelles qui sont sûrement indispensables en classe de langue. Il fallait imaginer des approches interactives et ludiques pour impliquer les collègues dans des activités dynamiques et leur proposer de se mettre dans la peau de leurs élèves, car, comme disait Benjamin Franklin : « Tu me dis, j'oublie. Tu m'enseignes, je me souviens. Tu m'impliques, j'apprends ». Et puisque dans le tourbillon quotidien du travail, nous avons peu de temps pour chercher de nouvelles méthodes pour chaque cours, mon idée était de proposer aux collègues serbes un éventail des séquences qu'ils pourraient garder « sous la main » dans leur arsenal didactique. Ils pourraient au besoin, utiliser tel ou tel exercice en classe pour remplir une pause, éveiller l'intérêt des élèves ou diversifier leur travail.

Quand Mirjana Radonic, la vice-présidente de l'Association des professeurs de français de Serbie, m'a proposé de participer à l'Université d'hiver pour les professeurs serbes en tant qu'expert, je suis restée perplexe et perdue l'espace d'une seconde. C'était tellement inattendu. Mais je lui ai tout de suite répondu « oui ! » tout en me disant « après je vais réfléchir comment faire ».



Pour le volet didactique, j'ai élaboré deux ateliers. Le premier était consacré à la réalisation de l'approche communicative en classe de français : « de la communication didactique à la communication authentique ». Les activités proposées visaient la facilitation de la communication des élèves parce qu'ils sont amenés à s'exprimer en français aussi librement que possible à travers des activités individuelles et collectives : exercices d'échauffement, situations de communication (formule « QQQOCCP »), activités « pour bouger un peu », autour de l'écrit, mimes, dramatisation, jeux de rôles, etc. Je trouve la formule « QQQOCCP » bien intéressante à utiliser à tout moment dans le cadre du travail, aussi bien à l'écrit qu'à l'oral.

Sept questions simples et courtes sont posées : Qui ? Quoi ? Quand ? Où ? Combien ? Comment ? Pourquoi ? D'un côté, elles sont simples, de l'autre, ce type de travail donne libre cours à la

créativité et à l'originalité de la réflexion.

Le second atelier invitait à répondre à la question « La grammaire est-elle rassurante ou inquiétante ? », en proposant des jeux autour de la grammaire française. Le jeu est un moment de classe très important. En jouant et en s'amusant, les élèves s'évadent de l'espace-classe et apprennent sans forcément s'en rendre compte, en agissant d'une manière plus intuitive. Les jeux autour de la grammaire présentés lors de cet atelier sont associés à des objectifs communicatifs et linguistiques. Ce sont des jeux de vitesse, de réflexion, d'imagination, de classement, de mémoire, de mimes...





Et bien sûr, je voulais réaliser mon expérience préférée, celle que je mène habituellement avec mes étudiants à leur retour du stage pédagogique à l'école secondaire. Je leur propose un atelier « Réflexions sur le métier de professeur ». D'abord j'organise une discussion sur les questions comme : Quelles sont les valeurs personnelles et professionnelles les plus importantes pour vous ? Quelles sont vos actions en classe lorsque vous agissez en fonction de telle ou telle valeur ? Un professeur idéal existe-t-il ? Et puis nous établissons des portraits créatifs de professeurs idéaux. J'étais très curieuse de connaître un peu plus les collègues serbes et leur vision de notre métier de professeur. Ce genre de travail inspire bien, car il permet non seulement de prendre du recul par rapport à son expérience professionnelle, mais aussi de faire de la création dans une ambiance détendue avec des rires et des sourires.

Depuis mes premiers pas sur la terre serbe jusqu'à l'embarquement dans l'avion de retour, j'ai été accueillie si chaleureusement et entourée d'attentions si gentilles que ce premier séjour en Serbie restera gravé dans ma mémoire.

Le président de l'association Ivan Jovanović et son équipe merveilleuse ont tout organisé impeccablement. Non seulement je suis satisfaite du travail accompli lors des ateliers, mais en plus, j'ai vécu des émotions fortes et ressenti du plaisir et de la joie dans nos échanges en dehors des cours.

« Vous savez, j'ai choisi votre atelier, parce que vous êtes russe ! »

« Mon grand-père était russe c'est pourquoi on m'a appelé Irina »

« Ma mère a beaucoup apprécié « Anna Karenina » de Tolstoï c'est pourquoi je m'appelle Anja »

« Et moi, je m'appelle Natacha, parce que ma mère adorait « La guerre et la paix » de Tolstoï ! »

« Pourriez-vous me donner un conseil : j'ai eu une nouvelle élève russe dans ma classe de français qui ne parle ni serbe ni français, juste un peu anglais. Comment pourrais-je travailler avec elle ? »

« Parlez-moi russe, s'il vous plaît ! »

« C'est si intéressant et utile ce que vous nous proposez, merci beaucoup ! »

Les émotions ont submergé mon cœur pendant ces trois jours à Belgrade.

D'abord, deux jours de travail et de partages intenses avec les professeurs, puis une demi-journée de promenades avec Milena Milanovic, ma chère amie rencontrée lors d'un stage en 2012 à Paris, organisé par la Fédération internationale des professeurs de français.

J'ai poursuivi la découverte de la capitale avec la famille de Mirjana Radonic. Notre promenade a été si charmante, mes hôtes ont été si attentionnés !

Je revois aujourd'hui les images de la ville, mais surtout je ressens encore et encore la chaleur des gens devenus chers avec lesquels j'ai vécu cette expérience de cœur...

Mots-clés : Serbie, francophonie, la langue française, professeur de français

→ olga.kukharenko@gmail.com



« ÉCRIVAINS DE RUSSIE ET DE FRANCE : INTERACTION CULTURELLE »



ELENA SAVELIEVA
Enseignante
Université d'État des
sciences humaines
et de technologie
Orekhovo-Zouïevo
(Russie)

Les écrivains, les poètes sont toujours ceux qui sont appelés à aider à l'établissement de canaux d'interaction entre les peuples qui lisent et comprennent l'essence de la relation culturelle, sociale et historique.

Voilà pourquoi la Journée internationale de l'écrivain qui se célèbre chaque année le 3 mars est importante pour comprendre les processus qui se déroulent entre les pays, en particulier aujourd'hui.

Dans le cadre de la célébration des journées de la Francophonie à la faculté des langues étrangères de l'Université d'État des sciences humaines et de technologie (GGTU), l'événement « Écrivains de Russie et de France : interaction culturelle » a reçu le statut de niveau national, montrant ainsi que la langue, la culture et la littérature françaises sont largement étudiées dans notre vaste pays.

Les enseignants et les élèves de l'école Selkovsky de la région de Sergiév-Posadsky, de la ville de Serpoukhov, de la ville d'Orekhovo-Zouïevo, de Nabérézhnyé Tchelny, de Tioumen se sont préparés pour les événements festifs. Les étudiants de GGTU ont également répondu avec beaucoup d'enthousiasme et d'intérêt à la proposition d'organiser une réunion, dont le point clé est l'occasion de présenter une rétrospective des événements du

monde de la littérature de deux pays : la Russie et la France.

L'approche créative dans la présentation des matériaux, des discours préparés, montre que la parole écrite est nécessaire pour ceux qui honorent non seulement leur propre littérature, mais qui sont également prêts à percevoir un autre monde artistique à travers le prisme de liens et de parallèles historiques durables.

Le contenu des rapports présentés et les modalités de leur présentation étaient originaux et variés :

« Histoire de l'émergence de la Journée internationale de l'écrivain »

« Les écrivains célèbres de Russie et de France et leurs héros »

« Littérature russe et française pour la jeunesse dans les tests, les rébus, les mots croisés »

« La Poésie française dans les traductions des poètes russes »

« L'intersection des littératures, l'intersection des histoires »

« Tourgueniev et la société littéraire française »



Les questions liées à l'œuvre de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas-père, de Romain Gary, d'Andrei Makine ont été aussi discutées.

Des remerciements sincères, ainsi que des certificats commémoratifs de la soirée ont été préparés pour tous les participants de la part des organisateurs par les enseignants de l'Université E. B. Savelieva et T. G. Yussupova.

L'événement s'est terminé sur le souhait de nouvelles rencontres fructueuses et de succès dans la promotion de la langue et de la culture françaises dans le monde francophone !

Mots-clés : la langue française, littérature française, francophonie, Russie, France

→ lenaandrei2007@rambler.ru



PROFESSEUR DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE :

PERSONNAGE QUI REFLÈTE LES VALEURS ET LES PRÉOCCUPATIONS DE L'ÉPOQUE

Les professeurs jouent souvent le rôle de figure d'autorité dans la littérature. Rabelais dans *Gargantua* (1534) développe sa vision de l'éducation, comme Rousseau (1712) dans *l'Emile* le fera ultérieurement. Ces ouvrages sont plus centrés sur la méthode que sur le professeur qui en demeure toutefois l'élément central.



ERIC SAUTREL
Informaticien
Paris (France)

L'éducation a été dès la fin du moyen âge d'une grande importance politique. A cet égard les universités, gérées par l'église, jouissaient de statuts particuliers, les « franchises » qui les mettaient au-dessus du pouvoir temporel. Certaines de ces franchises existent toujours malgré la loi de séparation de l'église et de l'Etat de 1905 comme la responsabilité du maintien de l'ordre qui incombe au président de l'Université. La IIIe république, née après la défaite cuisante de 1870, prônera l'école pour tous et surtout « la religion » de la laïcité pour s'affranchir de l'influence de l'église. Les professeurs en seront les missionnaires rigoureux et zélés, les « hussards noirs de la République », dira Charles Péguy.

L'école participe au développement de la culture républicaine ainsi qu'un temps à la formation militaire des futurs soldats de la république via les bataillons scolaires qui viennent préparer le service militaire obligatoire. Cette époque est donc propice à des descriptions de personnages aux caractères forts dans les romans.

Socialement, le professeur est un notable respecté. La brève IV république et la Ve verront le rôle du professeur se confirmer pendant les trente glorieuses qui marqueront son apogée avec l'école comme moyen de réussite sociale puis décliner au fil des réformes. Aujourd'hui ce métier ne fait plus rêver. Agressions, manque de respect, salaire..., 4000 postes n'étaient pas pourvus en 2023. Après tout, un bon consommateur

doublé d'un citoyen docile ne doit pas être trop éduqué. Sa place dans la littérature en pâtit donc logiquement.

Dans la suite de cet article, nous allons examiner les représentations de professeurs dans la littérature française, en nous concentrant sur les œuvres de Marcel Aymé, Marcel Pagnol, Alexandre Jardin, Jules Vallès, Louis Pergaud et Christian Signol pour terminer sur un livre très récent.

« *Uranus* » (1948) de Marcel Aymé est une comédie sombre qui se déroule dans la France de 1948 pendant la libération et l'épuration. Le roman décrit les relations humaines, entre résistance, collaboration, trahisons, arrangements dans un contexte de la réécriture gaulliste de l'histoire nationale.

Watrin est professeur de mathématiques, son collègue Didier, professeur de lettres. Ils donnent des cours dans un bar réquisitionné, car l'école a été détruite. Le premier est un éternel optimiste, amoureux du monde et de la vie. La guerre n'a pas eu de prise sur son optimisme. Il s'est endormi pendant un bombardement qui a détruit sa maison, tué

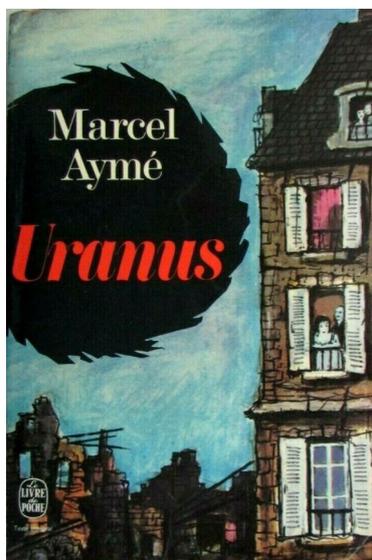
sa femme alors qu'il lisait un livre sur Uranus. Toutes les nuits il est hanté par cette planète, mais se réveille heureux.

« Même lorsqu'il était sérieux, son visage maigre, ses yeux pâles avaient toujours une expression d'étonnement joyeux, d'honnêteté un peu crédule. Avec émerveillement, il regarda les enfants, la table mise et, par la porte-fenêtre, un rectangle de ciel bleu où noirissait un nuage. » et corrige les copies dans la nature : « Quelle journée ! dit-il. J'aurai passé mon après-midi dans les champs. J'ai corrigé un paquet de copies, couché dans l'herbe. »

Par opposition, son collègue accuse le poids de la guerre. « Le professeur Didier resta seul devant le zinc à boire son café. C'était un vieil homme, triste et fatigué, qui avait repris du service au début des hostilités. Il ne croyait plus à la valeur de son enseignement et disait parfois à ses collègues que pour faire des officiers de réserve et des électeurs, il n'y avait pas besoin de tant de simagrées. Il avait beau s'efforcer de lire dans les événements, dans les cœurs et dans les consciences, il n'y voyait ni le latin ni les classiques qu'il avait prodigués pendant quarante ans. »

Il représente la majorité des Français dans la guerre, ceux qui sont restés passifs : « Il me semble toujours que les gens me soupçonnent de ne pas haïr ce qui doit être haï, de ne pas adorer ce qui doit être adoré. Rien n'est plus éloigné de moi que les sentiments forcés de haine et d'idolâtrie, et cette modération, j'en souffre maintenant comme d'une infirmité. »

Cependant, il est bienveillant : « Il notait avec indulgence. Estimant que la plupart de ces en-



fants vivaient et travaillaient dans des conditions pénibles, il voulait les encourager et souhaitait que l'école, autant que possible, leur offrît les sourires que leur refusait trop souvent une existence troublée. »



« Topaze » de Marcel Pagnol, pièce de théâtre (1928)

Topaze est un professeur naïf amoureux de l'orthographe, mais aussi d'Ernestine la fille du Directeur qui le manipule. Il est pauvre, austère, aime son métier qu'il pratique avec rigueur et un grand sens moral. « Au-dessus des tableaux, une frise de papier crème, sur laquelle se détachent en grosses lettres diverses inscriptions morales : « Pauvreté N'est PAS vice. » « Il vaut mieux SOUFFRIR le mal que de le FAIRE. » « L'oisiveté est la MÈRE de TOUS LES VICIES. » « Bonne renommée vaut MIEUX que ceinture dorée. » Au centre, au-dessus de la chaire : « L'ARGENT NE FAIT PAS LE BONHEUR »

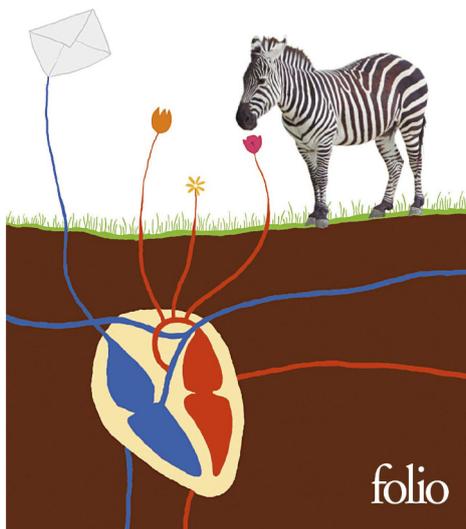
Il est licencié pour avoir donné une mauvaise note méritée à un élève dont les parents étaient de riches donateurs de l'école privée. Il va devenir malhonnête d'abord à son insu « Quoi ! Je découvre un criminel, et je deviendrais son complice ! » puis volontairement « Parce que j'ai l'intention de garder ce bureau pour travailler à mon compte. Désormais, cette agence m'appartient, les bénéfices

qu'elle produit sont à moi. S'il m'arrive encore de traiter des affaires avec vous, je veux bien vous abandonner une commission de six pour cent... C'est tout. »

Il convainc finalement son ex-collègue, Monsieur Tamise, de venir travailler avec lui.

« Ah ! l'argent... Tu n'en connais pas la valeur... Mais ouvre les yeux, regarde la vie, regarde tes contemporains... L'argent peut tout, il permet tout, il donne tout... Si je veux une maison moderne, une fausse dent invisible, la permission de faire gras le vendredi, mon éloge dans les journaux ou une femme dans mon lit, l'obtiendrai-je par des prières, le dévouement, ou la vertu ? Il ne faut qu'entrouvrir ce coffre et dire un petit mot : « Combien ? » (Il a pris dans le coffre une liasse de billets.) Regarde ces billets de banque, ils peuvent tenir dans ma poche, mais ils prendront la forme et la couleur de mon désir. Confort, beauté, santé, amour, honneurs, puissance, je tiens tout cela dans ma main... Tu t'effares, mon pauvre Tamise, mais je vais te dire un secret : malgré les rêveurs, malgré les poètes et peut-être malgré mon cœur, j'ai appris la grande leçon : Tamise, les hommes ne sont pas bons. C'est la force qui gouverne le monde, et

Alexandre Jardin Le Zèbre



ces petits rectangles de papier bruissant, voilà la forme moderne de la force. »

« Le Zèbre » d'Alexandre Jardin (1988)

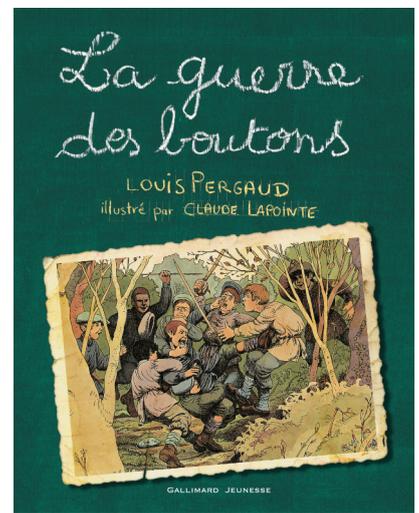
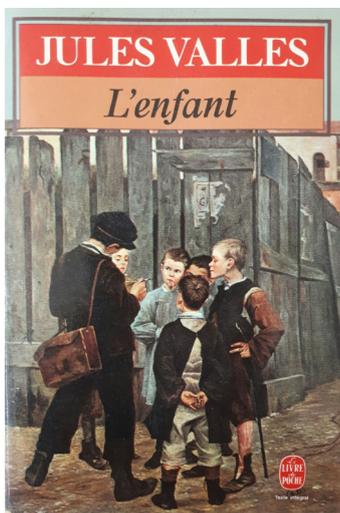
Un notaire de province essaie de redynamiser son couple après 15 ans de mariage, deux enfants et une vie routinière. Le lycée sert de cadre à cette reconquête amoureuse.

L'exemple vaut ici pour les métiers. Le "notaire de province" symbolise un homme d'un certain niveau social, austère et conventionnel. Son mariage avec une professeur en fait un couple moyen, à priori peu enclin à des débordements. « Camille consacrait une part de son attention aux cours de mathématiques qu'elle assenait aux élèves du lycée de Laval et le reste de son temps à sa paire de rejetons. »

« Bien que notaire, condition qui ne porte guère aux incongruités, Gaspard collectionnait les opinions particulières. ... Ni les coups de règle à l'école, ni ses années d'études juridiques, ni le dressage du service militaire n'étaient parvenus à fléchir son naturel extravagant. »

Le choix du thème de l'éducation n'est pas neutre puisque l'auteur l'égratigne régulièrement. « Camille infligea de nouveau ses cours de mathématiques à ses élèves. » ou encore « Il avait bien essayé de soustraire ses enfants à la Pieuvre – c'est ainsi qu'il nommait l'Education nationale – mais en vain ; il avait dû s'incliner devant Camille qui exigeait, pensait-il, un lavage de cerveau laïc et obligatoire pour leurs petits. » ou encore : « Le Zèbre se refusait donc à aller trinquer en compagnie de Camille, avec des suppôts de la Pieuvre. »

« L'enfant » de Jules Valles (1878) est une autobiographie, le professeur est le père du narrateur. C'est probablement pour cette raison qu'il écrit la dédicace suivante : « À tous ceux qui crèvent d'ennui au collège ou qu'on fit pleurer dans la famille, qui,



pendant leur enfance, furent tyrannisés par leurs maîtres ou rosés par leurs parents, je dédie ce livre ».

« La guerre des boutons » de Louis Pergaud (1912)

L'instituteur n'est pas un élément important du roman qui est raconté du point de vue des enfants. Pourtant, celui-ci reste intéressant. L'auteur lui-même instituteur, socialiste et anticlérical s'est inspiré de son expérience. Le roman est écrit en 1912 peu après la séparation de l'église et de l'état qui voit l'état « récupérer » l'éducation et imposer la laïcité. L'instituteur, Maître Simon, est un bon exemple du professeur sévère, de la III^e république, qui promeut les valeurs républicaines. « Le maître, du haut de sa chaire, droit et sévère, sa règle d'ébène à la main, commença par flétrir en termes énergiques leur conduite sauvage de la veille, indigne de citoyens civilisés, vivant en République dont la devise était : liberté, égalité, fraternité ! »

« Une si belle école ou l'école des beaux jours » de Christian Signol (2022)

Le roman raconte l'histoire d'une institutrice qui débute en 1954 dans un petit village d'une région rurale et qui évoque sa mission, les difficultés liées au mode de vie paysan, sa vie, son mariage puis les modifications de son métier :

Son rêve : « Une fois à l'École normale, je m'étais promis de veiller à ce que chacun de mes

élèves eût sa chance, d'éveiller en eux le désir et le rêve d'une vie meilleure, différente, plus belle et plus grande. »

Le cadre : « Le savoir devait se trouver à portée de tous, afin de transformer les enfants en citoyens aimant leur pays, capables de le défendre le moment venu, instruits d'une hygiène et d'une morale communes à toute la nation, porteurs d'un espoir de vie meilleure grâce aux vertus de courage et de tempérance qui leur seraient inculquées par des hommes et des femmes formés à cet effet. La IV^e République n'avait fait que poursuivre l'œuvre engagée »

Un exemple de programme : « Les instructions de l'académie, en cette année 1954, prévoient trente heures de classe par semaine, pas de cours le jeudi, mais le samedi après-midi. À l'intérieur de ce cadre, il fallait introduire quinze heures de français dont beaucoup de lecture et de dictées, un peu moins de dix heures de mathématiques basées surtout sur le calcul mental, la règle de trois, les fractions, et la résolution de problèmes à caractère utilitaire ; les leçons de choses, elles, devaient s'appuyer surtout sur l'observation, l'histoire sur les grandes dates, la géographie sur les fleuves, les rivières et les montagnes ; enfin c'était par l'instruction civique et la morale que devaient commencer les journées. »

Le bilan : « Mais je ne pouvais pas envisager d'arrêter à cinquante-cinq ans. J'avais trop besoin des enfants, qui avaient toujours

peuplé ma vie et dont la présence était devenue, au fil des disparitions et de l'éloignement de ceux de ma famille, totalement indispensable. »

L'impact des premières réformes : « Qu'est-ce que cela signifiait : « placer l'enfant au cœur du système scolaire » ? Ne l'avais-je pas toujours fait ? J'avoue que cette année-là fit vaciller la flamme qui brûlait en moi. Non pas que j'étais hostile a priori à une réforme probablement nécessaire, mais il me sembla que la méthode avait pris le pas sur le fond, et que les contraintes s'exerçaient aussi bien sur moi que sur les enfants. »

Ces quelques exemples ne sont qu'un faible échantillon de la présence des professeurs dans la littérature française qui regorge de portraits, souvent présentés de manière complexe et nuancée. Certains auteurs les décrivent comme des figures bienveillantes et inspirantes, tandis que d'autres les voient comme des représentants de l'autorité oppressive et de l'élitisme intellectuel. L'expérience de jeunesse joue probablement beaucoup et témoigne de l'importance de l'enseignant dans une période de construction de la personnalité. Dans tous les cas, les professeurs sont des personnages, qui reflètent les valeurs et les préoccupations de leur époque.

Mots-clés : France, littérature française, roman, professeur

→ ersau@free.fr

PORTRAITS DES PROFESSEURS DANS LA LITTÉRATURE RUSSE :

l'amour des enfants, l'abnégation, la force morale



OLGA KUKHARENKO
Enseignante
à l'Université
pédagogique d'Etat
de Blagovestchensk
(Russie)

C'est dans l'enfance que nous rencontrons nos professeurs. Ils nous accompagnent jusqu'à la fin de notre scolarité. Ils restent dans nos souvenirs les plus vifs, car toutes les années passées à l'école ont inévitablement formé notre personnalité. Heureux sont ceux qui ont été guidés sur leur chemin de la vie d'adulte par de bons pédagogues...

C'est précisément en raison de l'importance majeure des enseignants dans la vie de chacun de nous que l'image du professeur et de son travail est si populaire dans la littérature russe.

Maxim Gorki écrivait : « Si vous saviez à quel point la Russie a besoin d'un bon enseignant intelligent et instruit. Ici, en Russie, il doit être placé dans des conditions particulières, et cela doit être fait au plus tôt si nous comprenons que sans une éducation généralisée du peuple, l'État s'effondrera comme une maison construite en briques mal cuites. Un enseignant doit être un artiste passionnément amoureux de son travail ... Il doit être le premier à répondre à toutes les questions, afin que chacun puisse puiser en lui de l'énergie digne d'attention et de respect, afin que celui qui porte le titre d'inspecteur d'académie ne puisse pas lui crier dessus, mais qu'il se soucie de la meilleure organisation de l'enseignement, et non seulement de l'application soigneuse des circulaires... ».

Dans ses œuvres, **Anton Pavlovitch Tchekhov** évoque souvent des professeurs. Il considèrerait la vocation d'un enseignant comme vraiment importante. Il croyait aux forces spirituelles inépuisables du peuple russe, il comprenait que l'éducation aiderait à l'éveiller et rêvait qu'elle soit accessible à tous. Ainsi Tchekhov a créé de nombreux personnages enseignants, et tous sont présentés avec une grande chaleur. Malgré la vie difficile, ils aiment les enfants, travaillent avec enthousiasme et apprécient les opportunités que leur profession leur

offre. Ce sont des personnalités multiples, passionnées ou indifférentes, talentueuses ou médiocres, âgées ou parfois très jeunes.

Gorki se souvient qu'un jour en Crimée, alors qu'il parlait des enseignants, Tchekhov a déclaré : « Si j'avais beaucoup d'argent, j'installerais ici un sanatorium pour les enseignants malades. Vous savez, je construirais un bâtiment léger - très léger, avec de grandes fenêtres et de hauts plafonds. Il y aurait une magnifique bibliothèque, divers instruments de musique, une maison des abeilles, un potager, un verger, je pourrais donner des cours d'agronomie, de météorologie, un professeur doit tout savoir, tout ! »

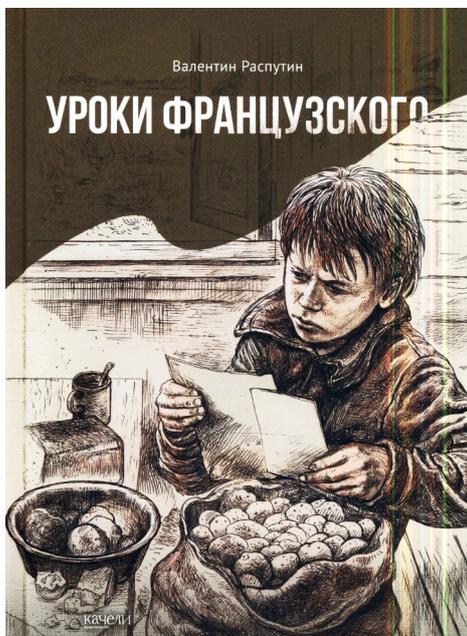
Le personnage principal de son récit « **Dans la pharmacie** » (1885) est Egor Alekseevitch Svoykin, un enseignant à domicile. Tchekhov n'en brosse pas le portrait, le laissant sans visage, sans âge. On sait seulement que toute sa vie il a travaillé dans les maisons de riches. Un jour, Svoykin entre dans la pharmacie pour acheter des médicaments.

Il est malade, mais il n'a pas l'argent suffisant pour les acheter. Le pharmacien, reste froid et indifférent et refuse de lui faire crédit d'une partie de la somme. La fin de cette histoire n'est pas claire - Egor Alekseevitch trouve de l'argent à la maison, mais il ne



retourne pas à la pharmacie, et s'endort avec cet argent à ses côtés. On ne sait pas s'il est décédé ou s'il s'est rétabli sans médicaments. Le problème de l'insensibilité à l'égard des autres dans une grande ville n'a pas perdu de son importance. Peut-être sera-t-il toujours d'actualité ?

L'image d'un professeur dans la littérature russe évoque inmanquablement Lidia Mikhaïlovna, professeur de français dans le récit de **Valentin Raspoutine** « **Cours de français** » (1973). Son élève est obligé de venir au centre régional pour suivre ses études, car il n'y a pas d'école dans son village. C'est l'époque d'après-guerre, la vie est dure. Il n'a ni parents ni connaissances dans cette ville et vit dans un appartement, chez une femme qui s'occupe à



peine de lui et dont le fils lui vole la maigre nourriture laissée par sa mère. À un des moments les plus difficiles, la jeune professeur tente d'aider le garçon. Elle lui envoie des colis, comme si c'était de la part de sa mère. Mais le garçon les refuse. Souvent affamé, afin de gagner un peu d'argent, le garçon commence à jouer à un jeu de hasard – « tchika ». Son professeur le remarque et veut lui donner de la nourriture, mais il refuse de nouveau. Alors elle décide de lui apprendre un jeu de son enfance, dans lequel il pourrait gagner honnêtement de l'argent. Et, bien sûr, elle « perd » pour que le garçon puisse acheter du lait avec ces gains. Qu'elle est heureuse d'avoir réussi cette supercherie malgré le risque de licenciement et de déshonneur !

Ainsi, dans cet ouvrage, l'auteur montre une enseignante courageuse, prête à risquer sa position sociale et financière pour aider ce garçon et ne pas le laisser vivre dans la faim et la pauvreté. Valentin Raspoutine écrivait : « En lisant des livres, le lecteur n'apprend pas la vie, mais les sentiments. La littérature, à mon avis, est avant tout l'éducation aux sentiments. Et surtout, à la gentillesse, la pureté d'âme, la générosité. Tout comme le récit « Cours de français ».

L'histoire de l'écrivain russe **Andrei Platonov « L'institutrice de sable »** (1990) est l'une de ses meilleures nouvelles créées dans

les années 1920.

Maria Nikiforovna, après avoir suivi quatre cours pédagogiques d'été, a été envoyée dans une région éloignée de la province d'As-trakhan - le village de Koshutovo, proche d'un désert qui l'envahissait. La vie y était difficile, des amoncellements de sable masquaient les rues et atteignaient les rebords des fenêtres, chaque jour, les paysans devaient nettoyer leurs jardins potagers.

La jeune enseignante a commencé à travailler, mais les enfants manquaient souvent les cours parce qu'ils n'avaient pas de vêtements à se mettre, deux d'entre eux sont même morts de faim. Elle a alors décidé de se battre, a recueilli des signatures de paysans et est allée demander de l'aide au département de l'instruction publique.

L'écrivain a montré la grande force morale d'une jeune femme qui n'a pas baissé les bras malgré les difficultés. Maria Nikiforovna a convaincu les paysans de planter une protection végétale autour des jardins pour les protéger du désert. Son action s'est avérée positive, la vie s'est arrangée. Des adultes sont même venus étudier à l'école.

Le livre d'**Éduard Burmakin « Une rédaction avec des mots inconnus »** (1982) est consacré à l'école soviétique, aux ensei-



gnants. Le héros de l'histoire est un jeune professeur de littérature, tout juste affecté après avoir obtenu son diplôme universitaire. « J'ai alors pensé : pour être enseignant, bien sûr, un bon enseignant, il faut constamment vivre dans une haute tension de toutes les forces spirituelles. Il faut tout bousculer, il faut vivre de tout son être, de toute son âme, s'appliquer de toutes ses forces pour faire travailler les élèves, penser, sentir... D'où vient le titre « Une rédaction avec des mots inconnus » ?

L'enseignant a donné un devoir aux élèves avec pour thème : rédiger une composition contenant les mots inconnus trouvés dans l'histoire lue. Le jeune professeur a expérimenté, il est vrai pas toujours avec succès, et pour cette raison n'a pas mis de mauvaises notes. En conséquence, de nombreux élèves ont tout simplement cessé de faire leurs devoirs.

Dans ce récit, l'enseignant cherche et trouve ses propres moyens pour résoudre les difficultés relationnelles avec ses élèves. Toutefois, l'histoire n'est pas un guide pédagogique, mais plutôt un témoignage réel de la vie d'un enseignant à l'époque soviétique.

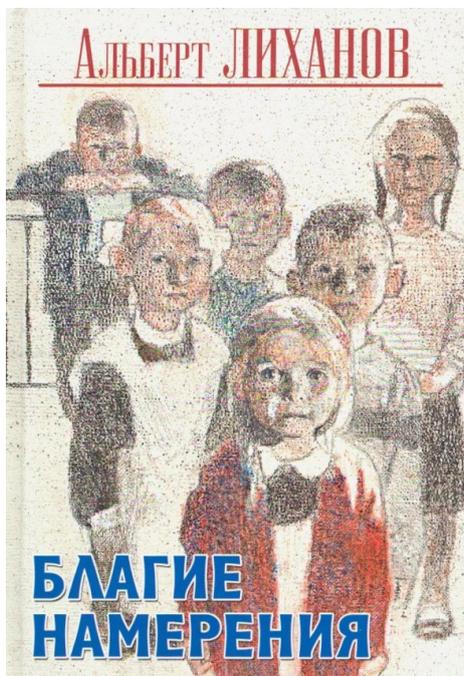
Le personnage principal du roman d'**Albert Likhanov « Bonnes intentions »** (1980) est une jeune





diplômée de l'Institut pédagogique. Après avoir obtenu son diplôme de professeur de littérature, elle est envoyée dans une école primaire d'une petite ville. Elle travaille dans un internat, et s'occupe de vingt jeunes enfants, orphelins, qui attendent plus amour et affection que des connaissances scolaires. Comment peut-il en être autrement ? Comment ne pas écouter son cœur et ne pas les aider ? Dévouement, sacrifice de soi, amour pour les enfants, amour pour son travail, voilà ce qui caractérise Nadejda. Forte de caractère, elle est honnête dans ses paroles et ses actions. En 1983, l'histoire « Bonnes intentions » a reçu le prix international Maksim Gorki.

« **Pechora** » est un roman poignant de l'écrivain Youry Azarov



(1987). Le livre décrit les destins difficiles des enfants des condamnés et des enfants des gardiens de prison — victimes et bourreaux — qui se sont retrouvés en 1954 dans la région que Soljenitsyne appelait « l'archipel du Goulag ».

Le héros, le professeur Popov, cherche péniblement son propre chemin vers la vérité pendant cette époque très dure et essaye de combattre les vices humains — mensonges, peur, compromis.

Pour Popov, chaque enfant est un individu. Il éveille chez les élèves le désir de réflexion, d'autonomie et de développement d'une pensée critique. « Le plus précieux c'est l'éducation », dit-il aux écoliers, « c'est ce que chaque personne obtient elle-même sans conseils des autres »

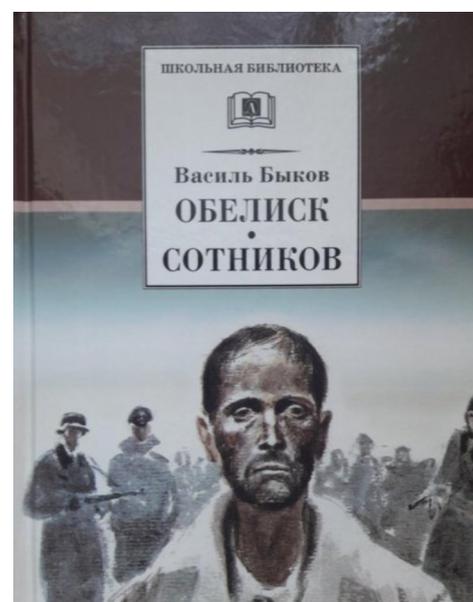
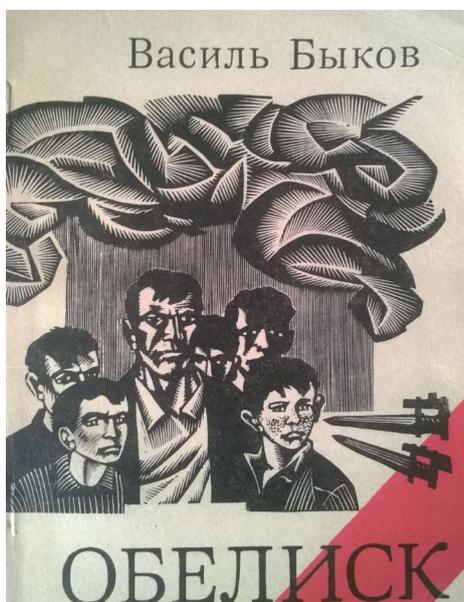
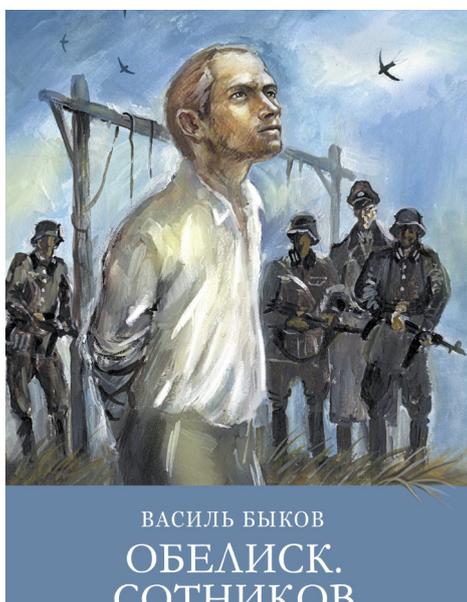
Dans l'histoire « **Obélisque** », Vassily Bykov (1971) raconte le destin tragique d'un enseignant rural ordinaire Ales Ivanovich Moroz. Dans le cœur de ses concitoyens, il restera à jamais un héros, bien que non reconnu officiellement.

L'action se passe pendant la guerre alors que les Allemands s'apprêtaient à exécuter des enfants. Leur professeur, qui aurait pu en réchapper, s'est joint à ses élèves. Il ne pouvait moralement pas trahir leur confiance et les laisser seuls aux dernières heures, aux dernières minutes de leur vie.

Le dernier texte poignant conclut cette présentation. Les portraits littéraires des professeurs russes présentent des visages et des caractères innombrables. On y trouve toutefois les notions récurrentes d'amour des enfants, d'abnégation ainsi que d'une conscience aiguë de l'importance de la mission. Ce petit article est donc un hommage à mes collègues du passé qui ont tracé la voie, à mes collègues du présent qui en sont les dignes héritiers et un message fort pour ceux qui leur succéderont dans le futur.

Mots-clés: Russie, littérature russe, professeur, enseignant, école, élève

→ olga.kukharenko@gmail.com



PERDANT RIDICULE OU HÉROS MYTHOLOGIQUE ?

L'image du professeur dans le roman de « Le Centaure » de John Updike



NATALIA KIREEVA

Enseignante

Université pédagogique de Blagovestchensk (Russie)

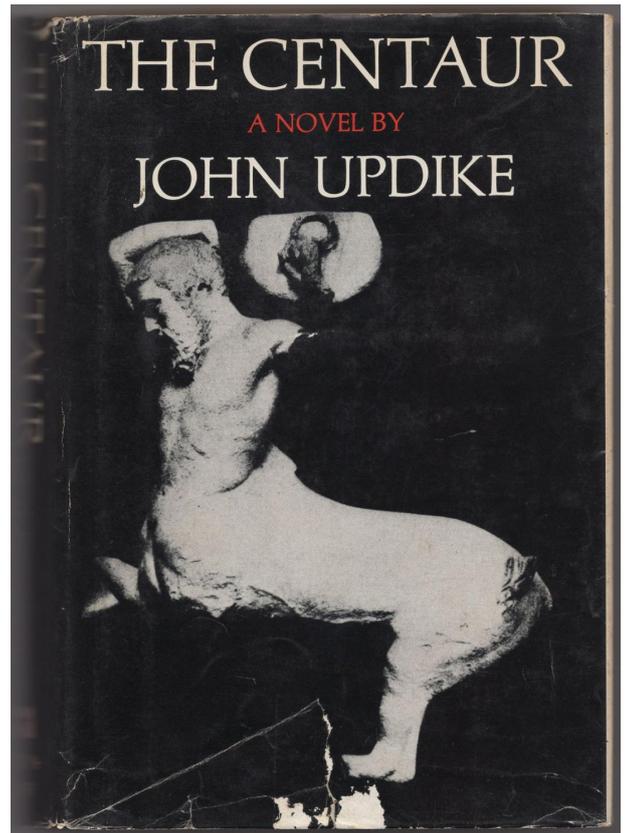
L'année 2023 est annoncée en Russie comme l'Année de l'Enseignant et du Mentor. Donc, il est surtout intéressant de parler de la façon dont ce sujet se reflète dans la littérature de différents pays du monde.

La première idée qui me vient à l'esprit est le roman très particulier de l'écrivain américain John Updike, consacré à ce sujet - « Le Centaure » (1963), récompensé par le plus prestigieux National Book Award aux États-Unis.

Mais de quelles éternelles questions peut-on débattre pour décrire la vie d'une ville de province avec ses soucis et ses querelles inutiles ? Quelle profondeur de l'esprit humain peut-on saisir en traitant des personnages ordinaires et vulgaires qu'Updike fait ressortir sur les pages du roman ?

Les problèmes philosophiques complexes sont réalisés sous une nouvelle forme spécifique - un roman. Pour ajouter au décrit plus de signification et même de grandeur, Updike a introduit un contexte mythologique. En même temps, il voulait rester dans la réalité, n'aller en aucune façon contre la véracité des personnages et la vérité des détails, se montrer comme un écrivain scrupuleusement fidèle au quotidien. Le désir de combiner ces deux principes a créé une forme inhabituelle du roman.

Il n'y a pratiquement pas de transitions de la mythologie à la modernité, une personne ne devient pas comme son prototype mythique, elle est ce prototype même. Par exemple, Caldwell, en passant devant la douche de l'école, a vu à travers la porte entrouverte Vera Hummel, la femme d'un mécanicien, la professeure d'éducation physique, qui se séchait après le bain : « Elle riait,



Il n'y a pratiquement pas de transitions de la mythologie à la modernité, une personne ne devient pas comme son prototype mythique, elle est ce prototype même.

l'éclat de ses yeux, d'où s'écoulait généreusement un monde surnaturel, était remplacé par une lueur animale terne, et elle descendit à terre en tenant nonchalamment

Le récit de ce livre se déroule simultanément sur deux plans - dans la petite ville provinciale d'Olinger et sur la mythique Olympe. Ainsi, chacun des personnages apparaît en deux dimensions. Le personnage principal du roman, le professeur de sciences George Caldwell est le centaure Chiron, son fils Peter est Prométhée, la femme de Caldwell Hassey est la nymphe Chariklo, son père, le père Kramer est Chronos, M. Hummel est Héphaïstos, sa femme est évidemment, Vénus, Zimmerman, le directeur de l'école, est Zeus. Il y a aussi une troisième dimension - biographique. Selon cette ligne de la narration, le prototype de Caldwell est le père d'Updike, un professeur de mathématiques à l'école, le prototype du narrateur, le fils de Caldwell, est Updike lui-même à l'adolescence.

L'auteur du roman se concentre sur les problèmes moraux et éthiques. « Comment une personne devrait-elle vivre, qu'est-ce qui devrait la guider - l'instinct ou le devoir ? Voici le dilemme inséparable de mon roman », a écrit Updike. L'écrivain est attiré par des questionnements éternels.

au dos une serviette... Derrière elle, de larges cercles couraient sur l'eau agitée, divergeant. L'eau léchait la berge basse, couverte de roseaux, de jonquilles et de la chair tendue d'iris non soufflés ... » Entrée dans ce monde mythique extraordinaire, la Vénus a néanmoins emporté avec elle un objet de la salle de douche de l'école, sa serviette. Tout ici se passe en même temps - sur la terre ancienne arcadienne et dans le sous-sol du lycée d'Olinger, cela se passe avec Vénus et Chiron, Vera Hummel et Caldwell.

L'auteur soulignait : « La mythologie est le cœur même du livre, et non un moyen d'expression externe ». Le centaure remplace Caldwell lorsque le héros reste seul. Non pas parce que c'est ainsi que se réalisent les fantasmes d'un humble maître d'école, le Centaure est l'essence symbolique de Caldwell. Lorsqu'il est livré à lui-même, cette essence se voit plus clairement, et l'auteur nous la montre. C'est une problématique d'une personnalité et de son rôle. Dans le roman d'Updike, le héros est plus déterminé que

« Comment une personne devrait-elle vivre, qu'est-ce qui devrait la guider – l'instinct ou le devoir ? Voici le dilemme inséparable de mon roman »

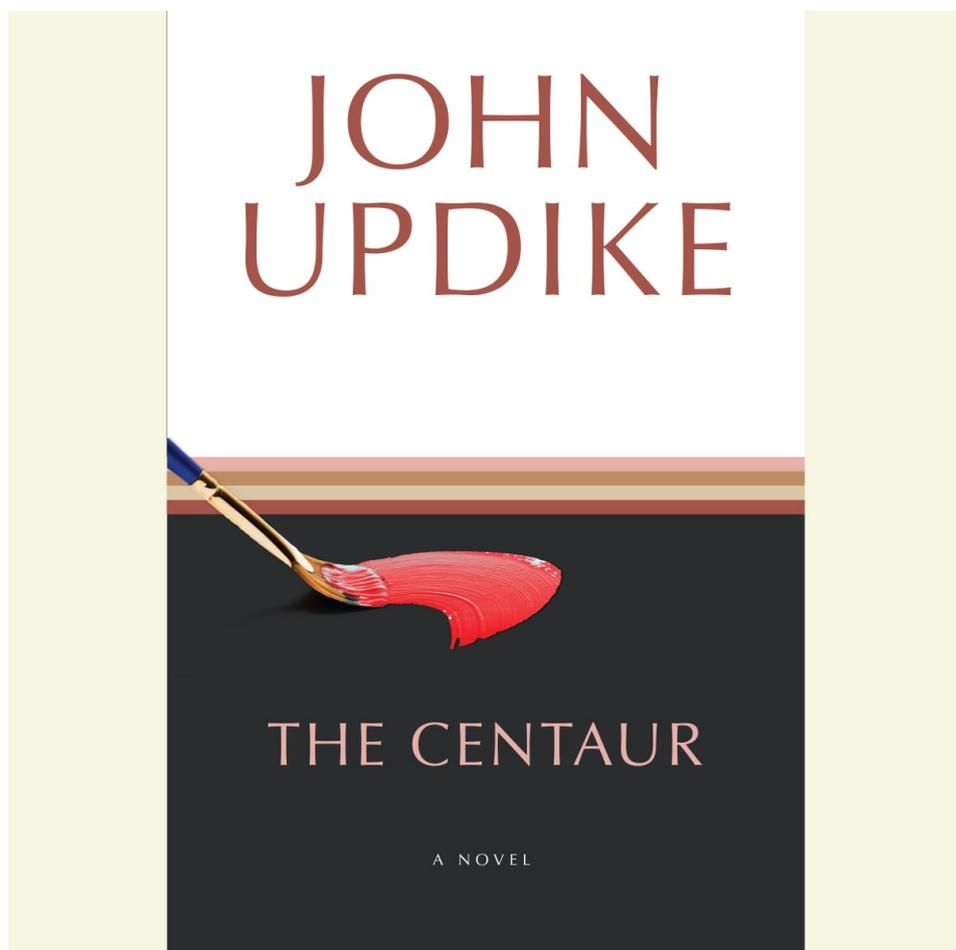
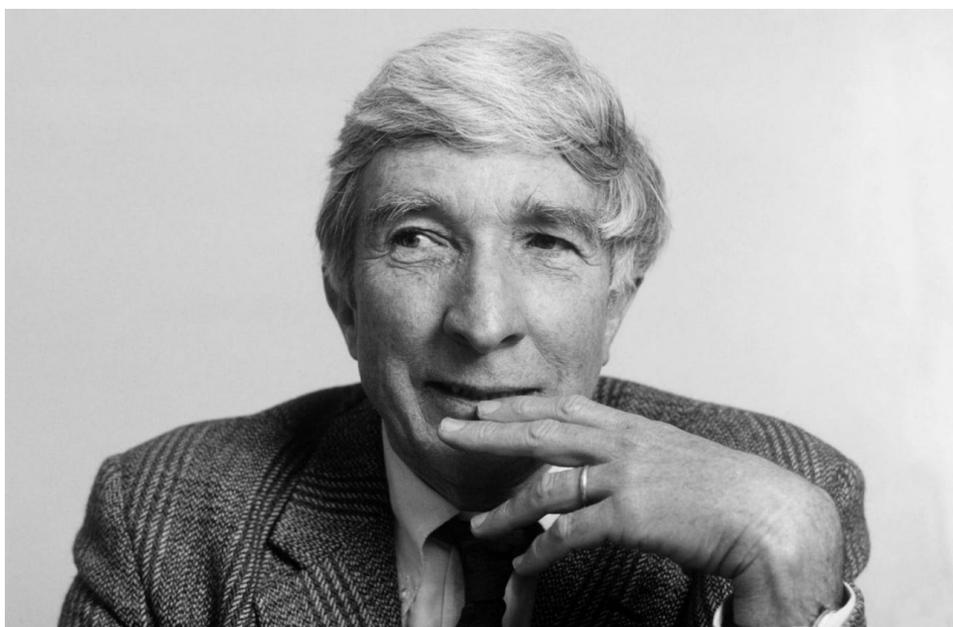
Chiron. Le centaure n'est pas seulement tout ce qui est grand, étonnant, humain, mais aussi déterminé. Et Caldwell, un Américain moyen du XXe siècle, est contradictoire et vague, il est un peu un bouffon au bonnet marquant ramassé dans une boîte à ferraille, un peu lâche, un peu conformiste, faible, méfiant, désagréablement vulnérable. Cela montre un véritable clivage de son caractère.

L'atmosphère lumineuse et ensoleillée du mythe (été éternel) et la prose froide d'Olinger (hiver éternel) sont représentées en contraste. Ce contraste est avant tout social : c'est ainsi que pourrait devenir le monde si l'on donnait à chacun la liberté d'y répandre sa richesse intérieure, et c'est ce qu'est réellement le monde - le monde résultant de la suppression de l'homme.

Et l'enseignant est capable de relier ces deux mondes : même si en réalité, dans la ville américaine de Caldulla, il est perçu comme un perdant ridicule, dans ses cours, il est un vrai Chiron - prêt à donner son cœur, son esprit, ses connaissances aux élèves. Et ce faisant, changer leur vie pour le mieux. C'est de cela que John Updike évoque dans son roman.

Mots-clés : littérature américaine, John Updike, Le Centaure

→ stonerk@mail.ru



AHMADOU KOUROUMA : VOLTAIRE DE L'AFRIQUE



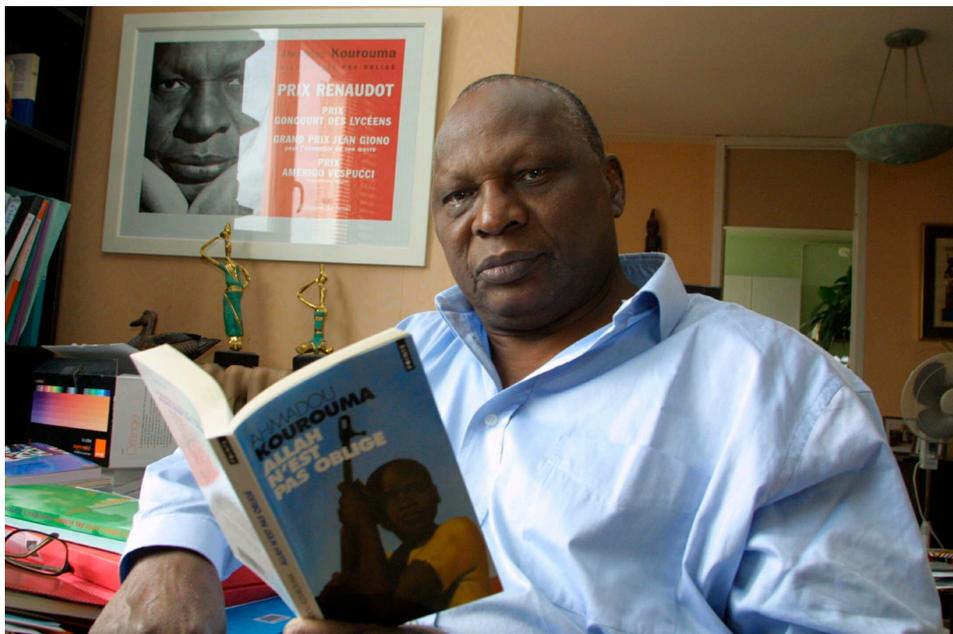
HE DANHUA
Enseignante
Université des
Langues étrangères
et du Commerce de
Fuzhou
(Chine)

Né dans une famille de commerçants et de chasseurs d'un village au nord de la Côte d'Ivoire, Kourouma passe son enfance entre Togobala (aujourd'hui en Guinée) et Boundiali (de l'autre côté de la frontière, en Côte d'Ivoire). Son père est un homme dur, et il a l'habitude de violenter sa mère, ce qui finit par fâcher tout le village. Par conséquent, conformément à la tradition chez les Malinkés, Kourouma est confié à son oncle maternel. Il grandit chez ce dernier sans voir sa mère jusqu'à ses 26 ans. Chasseur, infirmier, il est musulman féticheur fidèle à l'islam noir. Son oncle l'inscrit à l'École primaire supérieure de Bingerville, dans la banlieue d'Abidjan. C'est là que ses aptitudes aux mathématiques se sont révélées.

En 1947, à l'âge de 20 ans, Kourouma va à Bamako pour suivre les cours de la grande école technique régionale. Mais à quelques semaines seulement de la fin de sa dernière année scolaire, il dirige un mouvement de révolte contre la nourriture infecte et le linge en piteux état. Vite catalogué comme agitateur, il est donc expulsé sans diplôme. Il s'engage ensuite dans l'armée coloniale en Côte d'Ivoire. Comme il refuse de retourner les armes contre ses compatriotes, le caporal Kourouma est encore une fois mis à l'écart.

En 1951, Kourouma est incorporé dans l'armée française des indigènes africains lors de la guerre d'Indochine, où son caractère s'est forgé et son destin s'est mis en marche. Il a ainsi dit de son état d'esprit pendant cette période-là : « J'ai trop de force morale. Je ne

Écrivain ivoirien d'origine malinké avec seulement une pièce de théâtre et quatre romans et demi écrits en trente ans, Ahmadou Kourouma (1927-2003) est pourtant salué comme l'une des plus grandes voix de l'Afrique noire et l'un des écrivains africains de langue française les plus importants. C'est un auteur certes célébré (et parfois critiqué) depuis de nombreuses années, qui néanmoins n'attire pas encore suffisamment l'attention du grand public français. De la colonisation aux indépendances et des dictatures aux génocides, l'histoire de Kourouma se place sous le double signe de la violence et de la souffrance. Comme « les larmes des déshérités et des désespérés ne peuvent être assez abondantes pour créer un fleuve ni leurs cris de douleur assez perçants pour éteindre des incendies », Kourouma a pris la plume et a composé une fresque flamboyante qui explore sans complaisance l'histoire de l'Afrique contemporaine.



fume plus ; ne bois plus ; je ne cours plus les femmes. J'ai un but à accomplir. » Quatre ans plus tard, il retourne en Côte d'Ivoire. Mais très vite, déçu par la situation sur place au point de définitivement quitter l'armée, il part en France pour suivre des études, car « les Africains ne désirent pas se battre pour l'indépendance, la Côte d'Ivoire se bat pour devenir un département français ! »

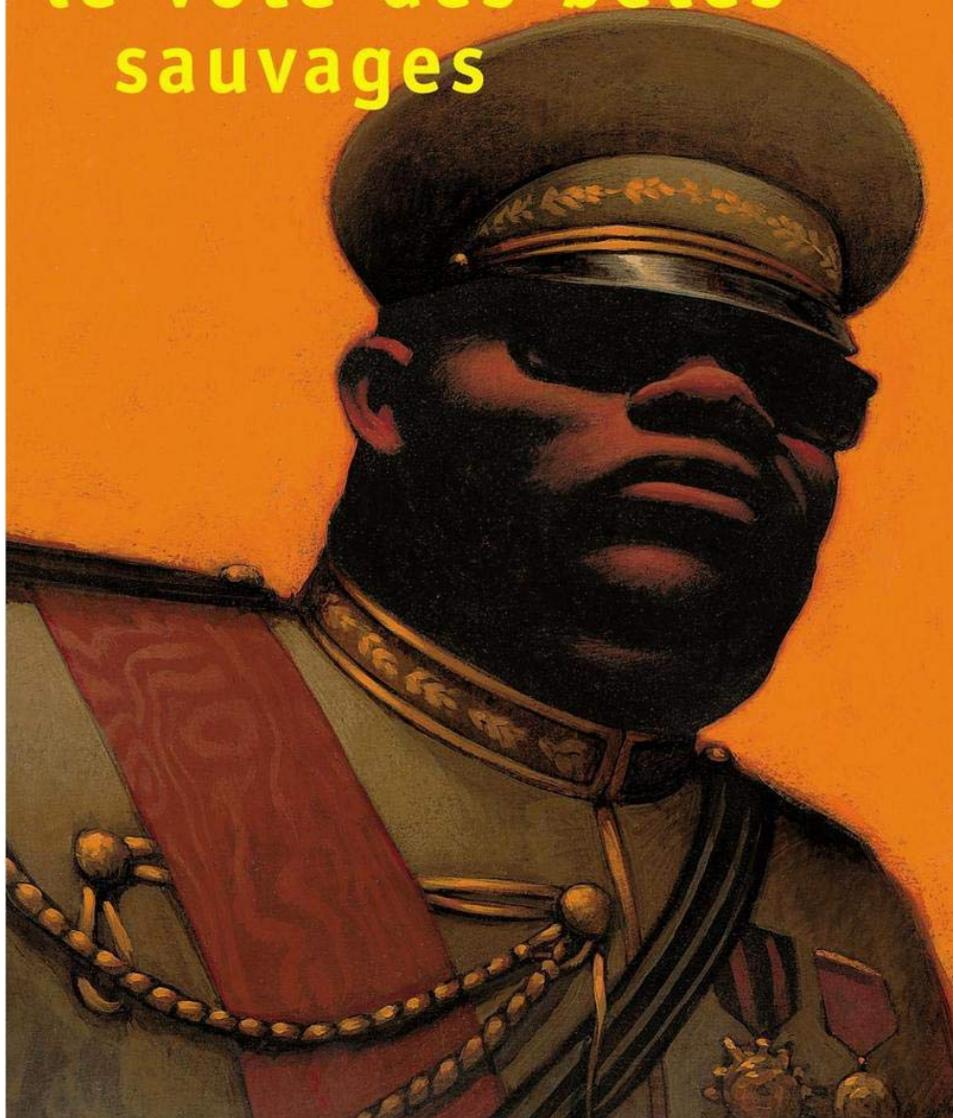
De 1957 à 1959, Kourouma demeure quai Claude Bernard à Lyon, où il rencontre sa femme, Christiane. En 1959, il réussit à obtenir son diplôme universitaire et à devenir le premier actuaire africain. En juillet 1961, accompagné de sa femme et de sa petite fille, Kourouma rentre dans sa ville natale d'Abidjan, tout en ayant « la ferme ambition de jouer les premiers rôles dans le redressement

économique de la Côte d'Ivoire. » Mais en janvier 1963, le président Félix Houphouët-Boigny alors au pouvoir emprisonnait tout individu pouvant constituer une menace pour sa personne, au nom d'un complot qui n'a pourtant jamais existé. Heureusement pour lui, sa femme étant française, Kourouma a la chance d'être épargné, mais il ne peut plus exercer sa profession. En voyant ses amis maltraités et déportés, Kourouma, qui a déjà 36 ans, prend la plume et commence à écrire ; ainsi qu'il l'a toujours dit : « Je suis devenu écrivain par nécessité. »

Kourouma a couché sur le papier une douleur à la mesure de son lourd silence intérieur. Il lui faut sept mois pour finir son premier livre *Les Soleils des indépendances*, mais il passe presque cinq ans pour le faire éditer. Peut-

Ahmadou Kourouma

En attendant le vote des bêtes sauvages



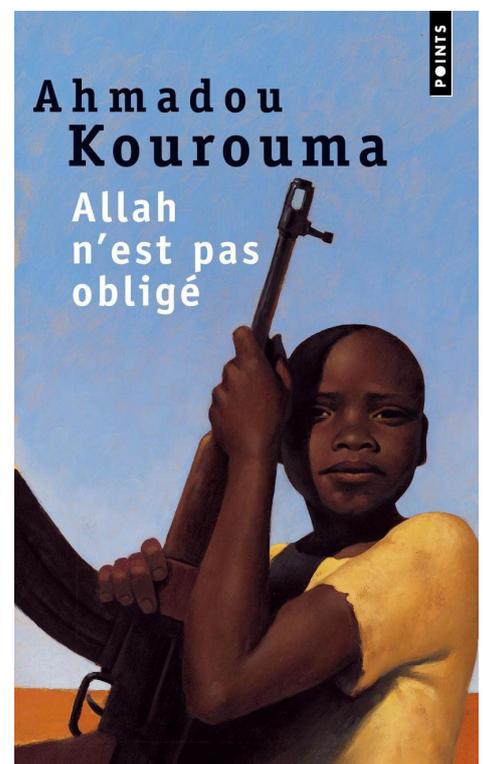
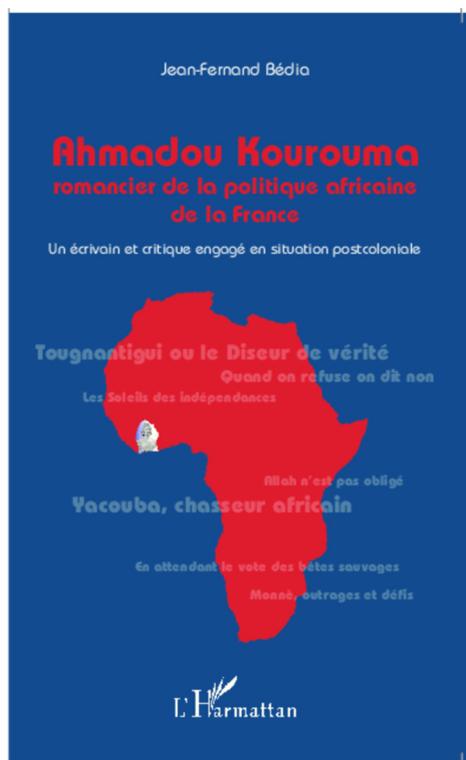
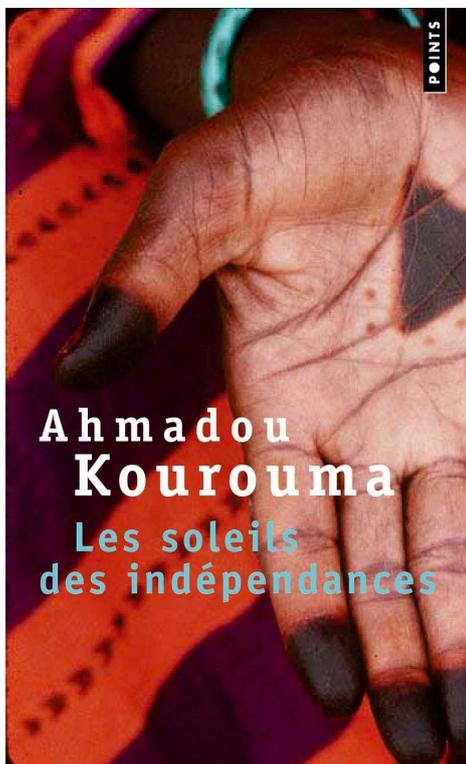
Bien que Kourouma n'ait écrit que quatre romans et demi tout au long de sa vie, il a touché tous ceux qui s'intéressent au sort de l'Afrique avec un sens de la responsabilité sociale et de la force morale.

être en raison du manque d'égards vis-à-vis d'un français gaiement accouplé aux rythmes du malinké et de la relecture au vitriol de l'histoire africaine des années 60, Kourouma ne parvient pas à publier son ouvrage en France. Pourtant en 1967, la revue d'Études française de l'Université de Montréal se montre intéressée par les manuscrits de Kourouma et se décide à le financer. En 1968, grâce à l'éditeur canadien Georges-André Vachon, son roman est édité au Québec. Après la publica-

tion de ce livre, Kourouma gagne de nombreux prix tels que le prix de la Francité au Québec, celui de l'Académie royale de Belgique, et celui de la Fondation Maillé-Latour Landry de l'Académie française. Portant un regard très critique sur les gouvernants de l'après-décolonisation, le roman *Les Soleils des indépendances* consacre Kourouma comme l'un des écrivains les plus importants du continent africain, et est donc considéré par beaucoup comme le livre fondateur de la littérature africaine de langue française.

En 1969, grâce à « l'amnistie » du président ivoirien, Kourouma a l'occasion de retourner s'installer dans son pays natal. Cinq ans plus tard, il sort son unique pièce de théâtre *Le Diseur de Vérité*. Le 6 décembre 1972, cette pièce est présentée en grande première au Théâtre de la Cité d'Abidjan. Elle est si bien accueillie que l'on envisage de la retransmettre à la télévision. Mais la rumeur la présentant comme « une pièce révolutionnaire » enflé au point que des dirigeants nationaux de haut niveau demandent à Kourouma de quitter le pays. Par conséquent, cet écrivain dont le nom était sur toutes les langues part au Cameroun et y reste pendant dix ans comme directeur général à l'Institut international des Assurances de Yaoundé.

Après 20 ans de silence, en 1990, Kourouma publie son deuxième livre *Monnè, outrages et défis*, dont les histoires dénoncent les malheurs de l'Afrique pendant la période coloniale : Djigui Keita, roi de Soba, croyant pouvoir composer et ruser avec le colonisateur, se trouve pris au piège de compromissions aussi multiples que difficilement gérables. Quand on demande à Kourouma pourquoi il lui a fallu 20 ans pour finir son deuxième roman, il explique qu'il était déraciné, en exil, et qu'il avait besoin d'être dans son environnement malinké pour exciter son imagination. En 1994, cet expert en assurance prend sa retraite et commence à se concentrer totalement à la création littéraire à Abidjan.



En 1999, le troisième roman de Kourouma *En attendant le vote des bêtes sauvages* paraît. Dans un premier temps, Kourouma veut nommer son œuvre le *Donsomana du guide suprême* ; ou encore *FASSA purificateur du Guide Suprême* ; mais finalement, inspiré par les paroles de l'un de ses compatriotes (« si d'aventure les gens ne votaient pas pour Eyadema, les bêtes sauvages sortiraient de la forêt et voteraient pour lui »), il décide d'éditer son livre sous le titre *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Avec ce roman, Kourouma remporte le prix du Livre Inter ainsi que le Grand Prix de la Société des gens de lettres. C'est sans aucun doute grâce à ce livre que Kourouma a élargi son public. Aux yeux de la critique, le roman *En attendant le vote des bêtes sauvages* confirme définitivement son talent. Comme Kourouma le dit : « *En attendant le vote des bêtes sauvages* est le plus préféré des trois romans que j'ai écrits. »

En 2000, Kourouma publie son quatrième roman, *Allah n'est pas obligé*, consacré aux enfants de Djibouti. C'est un roman racontant l'histoire de Birahima, un orphelin de dix ans qui, ayant tout perdu, n'a d'autre recours, malgré son jeune âge, que de devenir un mercenaire dans les régions d'Afrique en guerre comme le Li-

beria ou la Sierra Leone : un enfant-soldat qui se trouve, comme tel, confronté aux pires horreurs. Ce livre reçoit le prix Renaudot dès sa publication, mais rate le prix Goncourt à une voix près. Puis à Rennes, il gagne le prix Goncourt des lycéens. La même année, le jury lui décerne le prix Amerigo-Vespucci lors du Festival international de géographie, quelques mois après avoir été couronné du prix Jean Giono pour l'ensemble de son œuvre, prix accompagné d'un chèque de 50 000 francs. Le PEN Club International de la Côte d'Ivoire déclare même que Kourouma est « nobélisable ».

Au matin du 11 décembre 2003, Ahmadou Kourouma décède à Lyon. « Comme s'il découvrait enfin le bonheur de dormir », dira sa fille Nathalie. Ce grand écrivain, combattant de la démocratie, défenseur humanitaire s'est éternellement endormi. Un an après sa mort, son dernier ouvrage inachevé *Quand on refuse, on dit non* sera publié. Ce livre montre que Birahima, enfant-soldat de Allah n'est pas obligé, reprend les armes et se joint à la guerre civile de la Côte d'Ivoire, éclatée en 2002. Dans cette œuvre inachevée, Kourouma avait l'intention de faire le point sur l'évolution et les changements politiques, économiques, culturels et religieux en

Côte d'Ivoire depuis la Seconde Guerre mondiale et de discuter des véritables causes des guerres tribales et des bouleversements dans lesquels le pays d'Afrique occidentale était plongé. Malheureusement, il meurt avant que son ouvrage ne soit terminé.

Bien que Kourouma n'ait écrit que quatre romans et demi tout au long de sa vie, il a touché tous ceux qui s'intéressent au sort de l'Afrique avec un sens de la responsabilité sociale et de la force morale. Marquées par une forte conscience morale et une attitude critique envers la réalité, les œuvres de Kourouma renvoient centralement à l'identité de l'homme africain qui est prise entre colonisation et décolonisation, tradition et modernité, ethnicité et nationalisme, humanisme et barbarie, sous-développement et mondialisation. Nous pouvons dire que Kourouma est un écrivain au sens profondément humaniste, fort, rustique, avec la même force humaniste que Voltaire en France. Pour cette raison, il est reconnu comme le « Voltaire de l'Afrique ».

Mots clés : Ahmadou Kourouma, littérature contemporaine, Afrique noire

→ hedanhua@fzfu.edu.cn

MUKASONGA : UNE GRANDE FEMME ÉCRIVAINNE FRANCOPHONE RWANDAISE



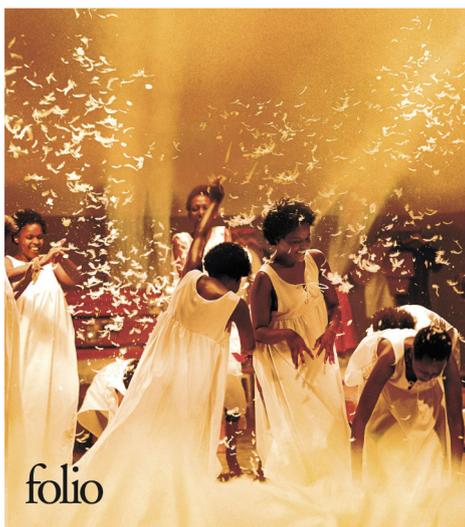
LIU CHENGFU
Professeur
Université de Zhejiang
Yuexiu
Université de Nanjing
(Chine)

Scholastique Mukasonga est l'une des plus importantes écrivaines rwandaises contemporaines qui, en écrivant sans cesse l'histoire douloureuse du massacre rwandais, a fait sortir la littérature rwandaise francophone de son pays et a attiré l'attention de la scène littéraire mondiale. En 2020, cette femme de lettres rwandaise a été pressentie au prix Nobel de littérature. Elle a remporté avec succès le prix Simone de Beauvoir pour la liberté des femmes en 2021.

Mukasonga a publié plusieurs œuvres narratives à caractère autobiographique telles que *Inenzi ou les Cafards* (2004), *La Femme aux pieds nus* (2008), *L'Iguifou* (2010). En 2012, son premier roman *Notre-Dame du Nil* (2012) a suscité un vif intérêt dans le monde francophone et a remporté le prix Ahmadou – Kourouma et le prix Renaudot. À travers un conflit des deux différentes ethnies Hutus et Tutsis dans un lycée de filles, Mukasonga nous a exposé d'une manière approfondie les racines des haines ethniques au Rwanda. Du point de vue de la méthode de création, le roman est considéré comme une œuvre de transition entre la littérature autobiographique et la littérature fictive. Dès lors, Mukasonga a publié une série d'ouvrages tels que *Ce que murmurent les collines* (2014), *Un si beau diplômé* (2018). En 2013, elle a obtenu la médaille de Chevalier de

Scholastique Mukasonga

Notre-Dame du Nil



folio

l'Ordre des Arts et des Lettres. En 2019, *La Littérature du monde* a publié ses œuvres choisies qui ont permis aux lecteurs chinois de faire sa connaissance : une femme écrivaine qui s'oppose au racisme, à la répulsion des autres et plaide toujours pour le compromis et l'inclusion.

Après plusieurs ouvrages autobiographiques, Mukasonga nous a apporté son premier roman de fiction *Notre-Dame du Nil*. Dans ce roman, une lycéenne nommée Gloriosa a fait un geste grotesque, elle a cassé le nez de la statue Notre-Dame à la source du Nil, parce que son nez était « droit et celui des Tutsis ». Par la suite, elle a porté ce blasphème à la connaissance de sa camarade de classe, ce qui a finalement conduit à une flambée généralisée du conflit ethnique au lycée. Bien que l'histoire se déroule avant le massacre de 1994 au Rwanda, il n'est pas difficile pour nos lecteurs attentifs de découvrir que le récit reste le génocide odieux, dont la source est étroitement liée à cet événement horrible.

Dans le lycée Notre-Dame du Nil, la taille et la forme du nez sont devenues la principale préoccupation de toutes les filles. Au cœur de Gloriosa, les Tutsis qui ont été bénis pendant la colonisation des Belges étaient ennemis impitoyables. Cette fille malade a toujours montré son envie de domination en avilissant, en injuriant et en persécutant les filles Tutsis. Elle a profité d'autorité de son père pour prendre le contrôle de cette école, attiser les flammes partout, chercher tous les moyens pour persécuter les Tutsis. A cause de sa persécution, sa camarade de classe Veronica est morte. Bien sûr, une autre fille nommée



Modesta a également été blâmée dans ce roman. Le père de Modesta faisait partie des Hutus et sa mère Tutsis, une identité métissée qui l'a amenée à s'interroger sur le problème ethnique. Ce qui a rendu Modesta inquiète, c'est son père, car il a des traits physiques des Tutsis : une grande taille, un nez court et un front bien large. Ainsi, elle souhaite à la fois s'identifier à son identité à travers l'obéissance absolue à Gloriosa, tout en restant en désaccord avec Virginia, une fille de Tutsis. Malheureusement, sa confusion de position l'a amenée à vendre sa camarade de classe. Face à la persécution des Tutsis par les Hutus, le directeur de l'école et les prêtres n'ont opposé aucune condamnation. C'est dans une telle atmosphère de campus que les Hutus ont déchainé leur violence. À la fin de ce roman, les filles de Hutus ont mené une chasse effrénée contre les filles de Tutsis.

Pour comprendre le roman *No-*

tre-Dame du Nil, il faut d'abord comprendre l'histoire de la colonisation du Rwanda. En 1916, les Belges ont repris le Rwanda aux Allemands. Pour contrôler le pays, les Belges ont fait preuve de fantaisie et ont recours à la politique de « diviser pour contrôler ». Ils distinguent les ethnies du Rwanda selon les critères tels que la richesse, la nuance de peau, et la taille du nez, etc. La taille du nez est devenue surtout une des bases les plus importantes, le nez petit et droit était classé comme Tutsis et le nez grand et large comme Hutus. Les Tutsis ont été caractérisés comme nobles, les Hutus comme parias. L'identité ethnique originale a été impitoyablement piétinée. Après l'indépendance de la nation rwandaise, les Tutsis qui représentent environ 10 % de la population sont devenus « maîtres », ces derniers revendiquent alors la vengeance. En 1994, l'avion du président rwandais a été abattu près de la capitale Kigali, ce qui est considéré comme le déclencheur du massacre rwandais. Trois mois plus tard, un million de personnes ont perdu la vie et deux millions de personnes se retrouvent sans abri.

En tant que survivante de l'Holocauste, Mukasonga a ressenti le besoin de documenter et de creuser profondément dans cette histoire. Bien que Mukasonga elle-



AVRIL , 2023

même ait été épargnée, la douloureuse expérience lui a infligé un traumatisme psychologique indigne. Elle s'est engagée dans la littérature avec ses souvenirs, son passé et ses expériences. Alternant souvenir et imagination, la mémoire coloniale est devenue son imagination littéraire la plus importante. Elle nous a retracé l'histoire de manière fictive, recréant de manière vivante l'esthétique narrative proustienne.

De toute évidence, *Notre-Dame du Nil* est une réflexion de l'auteur sur sa famille, sur l'héritage spirituel et culturel des générations précédentes. En révélant le traumatisme que les conflits ethniques ont eu sur elle - même et sur les Tutsis, Mukasonga espère recréer une identité culturelle. En 2004, huit ans avant la sortie de ce roman, le complexe de Mukasonga s'est résolu et elle a finalement trouvé du courage pour se lancer dans un voyage de retour. C'est à la suite de ce court séjour au Rwanda qu'elle s'est lancée dans un voyage littéraire. A cette année-là, son œuvre narrative autobiographique *Inyenzi ou les Cafards* est sortie. Cette création sur le voyage au Rwanda marque l'entrée officielle de Mukasonga dans la scène littéraire. Cette œuvre nous a raconté son exil et celui de sa famille. La poursuite de ses proches décédés et la transmission de leur histoire sont devenues la motivation de sa création littéraire. Elle voulait « tisser » (« texte » signifie en français à la fois « texte » et « tisser ») un « cercueil en papier pour les morts du massacre.

Pour Mukasonga, écrire est son devoir. Le conflit racial, passé par les couteaux tranchants des Hutus, a considérablement ébranlé l'esprit humaniste. En 1994, 37 membres de sa famille ont été tués dans ce massacre. Par des écrits répétés sur le même thème, Mukasonga a non seulement retrouvé une identité qui appartient à l'identité culturelle des exilés, mais aussi a inspiré d'innombrables compatriotes africains.

Mukasonga nous dit qu'elle laisse toujours une place au Rwan-



da dans toutes ses œuvres. Il est devenu la couleur de base de sa création. Au fond de son cœur, le Rwanda a connu le massacre, mais c'est un pays épris de paix. Cette femme écrivaine était pleine d'attentes pour sa patrie. Dans une interview, elle était fermement convaincue qu'à Kigali, capitale rwandaise, les gens s'identifieraient par le kinyarwanda et non pas par les caractéristiques physiques des Hutus ou des Tutsis. En outre, le nouveau gouvernement a insisté sur le fait que les Rwandais n'ont qu'un seul Rwanda. Son but est de promouvoir la même identité entre les différentes ethnies avec le même État-nation. Les murmures de discordes se sont éteints dans l'harmonie de l'unité nationale et une nouvelle page d'histoire s'est ouverte.

En un mot, Mukasonga est l'une des femmes écrivaines les plus importantes du Rwanda contemporain. Avec son chef-d'œuvre emblématique *Notre-Dame du Nil*, l'auteur a bien trouvé ses moyens pour nous parler d'histoire coloniale, du génocide rwandais, ainsi que d'identité culturelle déchirée au désert Saharien. En écrivant sans cesse la douloureuse histoire du génocide rwandais, elle a fait sortir la littérature francophone rwandaise d'Afrique et a attiré l'attention du milieu littéraire mondial.

Mots clés : littérature africaine, Mukasonga, *Notre-Dame du Nil*, génocide, identité

→ lcfo011@sina.com

VALENTIN-YVES MUDIMBE, UN ÉMINENT PHILOSOPHE, PENSEUR ET HOMME DE LETTRES CONGOLAIS



LI XIN
Étudiante à
l'Université de Hohai
(Chine)

QUI EST-IL ?

En 1975, l'écrivain zaïrois Mudimbe a remporté le Grand Prix de la littérature catholique pour son roman *Entre les Eaux*, et en 1977, Elebe Lisembe, ancien président de l'Union des écrivains du pays, a été élu à l'Académie des sciences d'Outre-mer à Paris. De nombreux auteurs congolais, tels que Henri Lopès, J. B. Tati Lou-tard, Théophile Obenga et d'autres, ont suscité beaucoup d'intérêt et de discussions sur la littérature congolaise. La même année, Mudimbe a reçu le prix Senghor, ce qui donne à la littérature congolaise un nouvel élan et une nouvelle vitalité.



Mudimbe, anciennement Valentin-Yves Mudimbe, également connu sous le nom de Vumbi-Yoka Mudimbe, est un célèbre poète, romancier, philosophe et anthropologue de la République démocratique du Congo (Zaïre). Né à Jadotville le 8 décembre 1941, il entre au monastère bénédictin à l'âge de neuf ans en raison de la foi catholique de sa mère Victorine et de son père Gustave. Diplômé de l'Université de Louvain à Kinshasa, il a enseigné à l'Université de Paris X, à l'Université nationale du Zaïre et à l'Université de Duke. Il est l'auteur de plusieurs recueils de poésie en français : *Déchirures* (1971), *Entre-*

Depuis un siècle, les écrivains africains racontent leurs expériences personnelles, leurs histoires culturelles et leurs mythes, dans une grande variété de genres et de styles, reflétant ainsi leur remarquable singularité et leur capacité créative. V.Y. Mudimbe est un éminent philosophe, penseur et homme de lettres de la République démocratique du Congo. Qui est-il ? Quels sont ses chefs-d'œuvre ? Quel impact a-t-il eu sur le monde ? Nous vous emmenons à sa découverte.



tailles et Fulgurances d'une lézarde (1973), *Les Fuseaux parfois* (1974), de quatre romans : *Entre les eaux* (1973), *Le Bel Immonde* (1976), *L'Écart* (1979), *Shaba Deux* (1989), et une série d'ouvrages philosophiques représentés par *The invention of Africa*.

SA POÉSIE

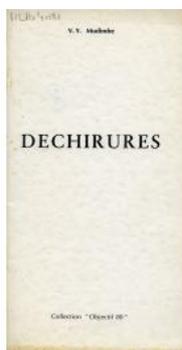
En 1971, Mudimbe a produit sa première œuvre littéraire, *Déchirures*, que nous allons maintenant aborder. Ce recueil de poèmes, qui peut être considéré comme les confessions de Mudimbe, a été profondément influencé par le poète religieux espagnol Jean de la Croix, qui pensait que ce n'est qu'en traversant la "noche oscura" de l'âme que l'on peut se rendre compte de l'importance de la vie et de la mort. Le poème de Mudimbe est divisé en quinze « stations », métaphores d'une renaissance possible pour son pays.

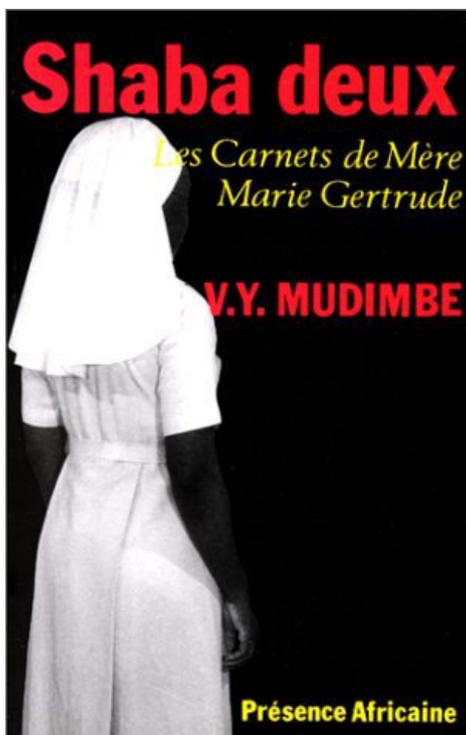
Le sang, la guerre et la religion sont des thèmes clefs du recueil *Déchi-*

rures. Les missionnaires ont monopolisé l'éducation au Congo, différentes armées s'y sont affrontées, et ce fut un creuset sanglant pour l'impérialisme. Ainsi, dans un paradis théologique, le poète présente une âme déchirée qui lutte pour aller de l'avant, avec la poésie pour seul réconfort, son enthousiasme créatif étant très grand. Pour écrire son recueil, Mudimbe a été influencé par des poètes symbolistes tels que Rimbaud, Mallarmé et Weiland. Sa poésie est universelle, colorée et moderne. Il est à la fois révolté contre l'histoire coloniale et souhaite prolonger la culture religieuse dont il est issu. Bernadette Cailler l'a décrit comme un « écrivain créateur au talent, au style et aux rêves rares ».

SES ROMANS

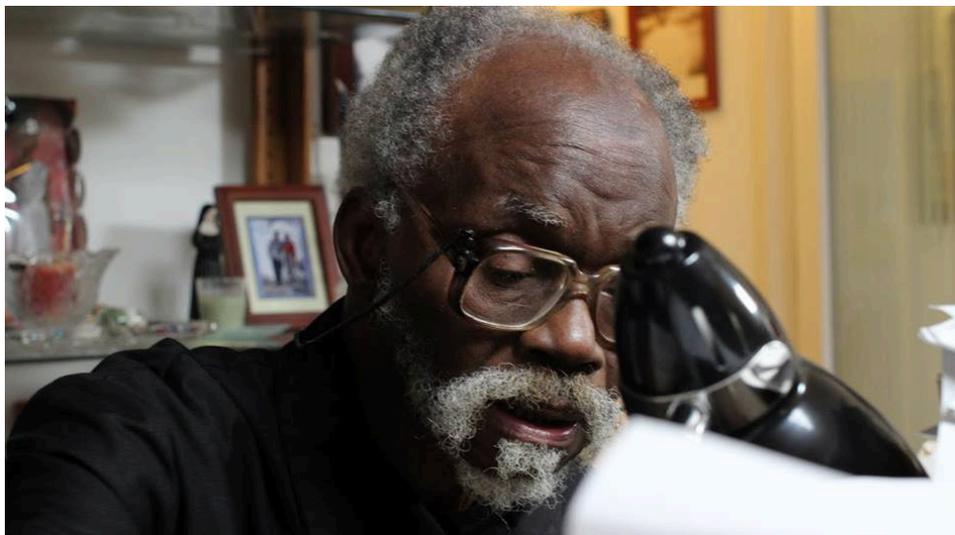
Shaba Deux, la dernière œuvre littéraire de Mudimbe, est fortement féministe. Dans ce roman, il raconte la vie d'une femme africaine contrainte par la guerre et la religion sur fond de relations sociales complexes en soulignant les fortes contradictions entre les valeurs traditionnelles et modernes. Marie Gertrude, l'héroïne, est catholique et entourée par la





pauvreté, la dévotion et la mort. Elle grandit en s'occupant de ses six jeunes frères et sœurs et en endossant le rôle de mère dans son foyer, ce qui lui fait comprendre très tôt les responsabilités qu'elle a envers sa famille. En cela, son personnage est représentatif du sort qui est réservé à de nombreuses filles africaines. Au Congo, le père est l'autorité dans la famille, le prêtre est l'autorité dans la société, ils sont tous deux des hommes et considèrent cette hiérarchisation patriarcale comme une donnée nécessaire de l'éducation des filles en Afrique.

Cependant, Marie est clairement opposée à ce stéréotype. En effet, elle considère que la féminité constitue une oppression pour les femmes, loin d'être une source d'épanouissement pour elles, et encore moins un moyen de les sortir de leur pauvreté. Elle est donc déterminée à effacer sa féminité et à devenir religieuse et infirmière. Néanmoins, c'est en s'occupant d'un petit patient qu'elle prend conscience de la grandeur du pouvoir maternel. C'est ainsi que lorsque ce petit patient meurt, elle a le sentiment que c'est son propre enfant qui est mort et qu'une partie d'elle-même a disparu. Ce sentiment la fait culpabiliser sur sa féminité. Ce n'est qu'à la mort de sa parente Mare-Andrée, également religieuse, qu'elle ressent à nouveau



l'injustice d'être une femme : les femmes pleurent à l'enterrement, tandis que les hommes boivent et rient. Ce grand contraste lui donne le sentiment d'un destin inéluctable et la pousse à s'interroger sur son avenir. D'une part, elle se rend compte qu'elle ne pourra jamais échapper aux restrictions imposées aux femmes par la société africaine traditionnelle, et d'autre part, elle reste une Africaine dans l'Église, en décalage avec les religieuses européennes, et ne pourra ainsi jamais vraiment participer à la gouvernance de sa communauté selon le concept hiérarchique occidental. Le colonialisme a supplanté l'unité de l'Église au Congo et, immédiatement après l'effondrement du système colonial, le droit des hommes est redevenu la norme, ce qui a entraîné la mort violente de la jeune femme.

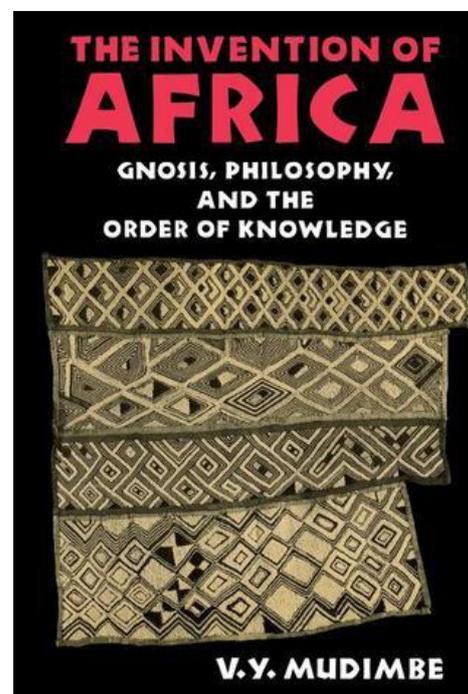
En effet, la vie de Marie peut être interprétée comme microcosme du destin d'innombrables femmes africaines. Au Congo, où le colonialisme a introduit un système de ségrégation sexuelle en faveur des hommes, les femmes étaient considérées comme impuissantes. Ce point de vue se retrouve dans les trois autres romans de Mudimbe : les hommes avaient de bonnes perspectives, ils pouvaient travailler sur des chantiers de construction en tant qu'ouvriers, ils pouvaient devenir étudiants en médecine ou en agriculture, mais qu'en était-il des femmes ? Gertrude Mianda affirme que les romans de Mudimbe ne reflètent pas seulement la résistance des femmes afri-

caines à l'oppression existentielle, mais qu'ils suscitent également une réflexion plus profonde sur la relation entre les colonisés et les colonisateurs.

SES TRAVAUX PHILOSOPHIQUES

Mudimbe n'est pas seulement un homme de lettres, mais aussi un brillant chercheur africain. Ses œuvres philosophiques, en accord avec l'esprit de sa littérature, ont eu un impact profond sur la philosophie mondiale, l'anthropologie et la littérature comparée, démontrant une conscience africaine avec une dimension humanitaire.

Mudimbe a soutenu qu'il existe une « gnose » particulière en Afrique, qui représente un processus dynamique de recherche constante de la connaissance. Au-





cun Africain ne parlerait de sa patrie comme d'une « terre noire » de la même manière qu'un cartographe européen, sans parler de l'usage d'un terme discriminatoire tel que « Negrostan ». Dans *The invention of Africa*, il pose la question suivante : la recherche sur l'Afrique ne peut-elle prendre place que dans un cadre occidental ? L'Afrique peut-elle avoir un cadre rationnel qui lui soit propre ? Avec cette question à l'esprit, il analyse la possibilité que « l'Afrique » ait évolué à partir de langues berbères, gréco-romaines et sémitiques, en commençant par la « African genesis » de l'ethnologue et archéologue allemand Leo Viktor Frobenius. Ses théories postcoloniales, qui considéraient l'Afrique comme une « prophétie » auto-réalisatrice et une présence égalitaire, se sont heurtées à celles de Gayatri Chakravorty Spivak, Edward W. Said et d'autres, laissant une référence précieuse pour les chercheurs lui succédant.

Spivak affirme que les masses sont l'objet, et non le sujet, de l'expression postcoloniale, soulignant un état d'opposition entre le discours populaire et celui de l'élite. Dans *The Invention of Africa*, Mudimbe parle de « représentation de la violence », définissant le phénomène que Spivak décrit comme une « évolution intellec-

tuelle ». Selon lui, l'essence de la domination coloniale consiste à utiliser « la domination spatiale, la réforme idéologique et l'intégration économique et historique » pour opprimer brutalement les colonisés. Face au silence croissant du « peuple » colonisé, il était parfaitement conscient que le « silence » des masses constituait une étape nécessaire dans le développement du marxisme et une avancée sociologique. Il identifie ainsi les disciplines historiques et anthropologiques comme les causes profondes du passage progressif d'un discours élitiste à un discours populaire.

Said et Michel Foucault sont généralement considérés comme les initiateurs théoriques de la pensée eurocentrique moderne. Bien que l'eurocentrisme soit un autre sujet important dans *The Invention of Africa*, Said n'est pas favorable aux études africaines de Mudimbe et critique même son attitude, la qualifiant de « superficielle ». Il est vrai que Mudimbe est peut-être un « petit homme » comparé à une « figure pionnière » comme Said, qui saisit les préjugés cachés dans les yeux de l'Occident du point de vue d'un Arabe, qui voit l'Orient comme l'image miroir de l'autre et l'hétérogène de « l'autre ». La sophistication disciplinaire de ses idées, qui font allusion à la posture arro-

gante de l'Occident désireux de reconstituer l'Orient, a ouvert un champ de bataille pour d'innombrables chercheurs postcoloniaux. Mais Mudimbe est également un chercheur de premier plan, inspiré d'une part par *Orientalism* de Said et sa critique du discours occidental dans une perspective africaine, et d'autre part un pionnier dans la rupture avec la dichotomie géographique noire et blanche et les tendances néocoloniales de Said. Il affirme que l'Afrique est une invention africaine et que toute « réinvention » basée sur l'eurocentrisme est une tyrannie irresponsable. Au cours de la dernière décennie, Olabode Ibrinke, Sally Matthews et D. A. Masolo, entre autres, ont exprimé leur pleine approbation de la thèse qu'il a présentée dans *The Invention of Africa*, et qu'Ali A. Mazrui a affectueusement appelée : une « altérité anti-altérité » au mépris de l'eurocentrisme.

Mudimbe est un écrivain prolifique dont l'œuvre riche et variée offre aux lecteurs un large éventail de réflexions. *Déchirures*, son exploration décennale de la littérature, témoigne de sa profonde affection pour son pays et de son inestimable humanisme. Son roman *Shaba Deux*, qui dépeint la résistance tenace des femmes africaines à la société, reflète sa remarquable empathie du point de vue masculin. Son chef-d'œuvre philosophique, *The Invention of Africa*, est considéré comme un classique des études africaines interdisciplinaires, et il est lui-même considéré comme un courageux défenseur de la collectivité africaine. Nous espérons qu'une introduction à son œuvre constituera une référence utile pour un plus grand nombre de personnes intéressées par l'histoire de la littérature africaine.

Mots clés : écrivain congolais, humanisme, femmes africaines, interdisciplinaires

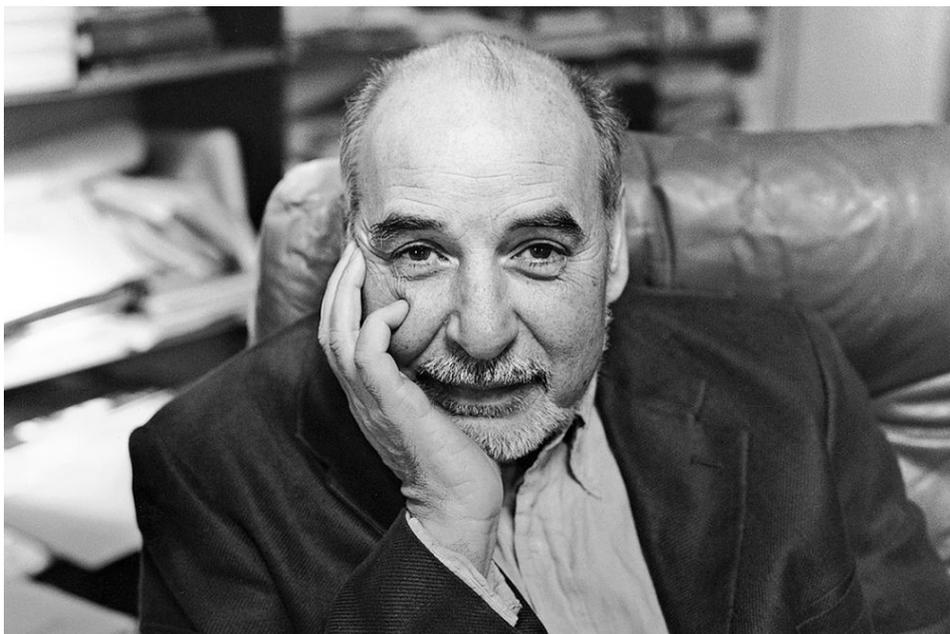
→ licinn@qq.com

TAHAR BEN JELLOUN ET SON MAROC



JI YE
Doctorante à
l'Université de
Nanjing
Enseignante à
l'Université de
Finance et
d'Économie de
Nanjing (Chine)

Né en 1944 dans la ville de Fez, au nord du Maroc, Tahar Ben Jelloun s'est installé en France en 1961 et est considéré comme l'un des principaux écrivains francophones du Maghreb.



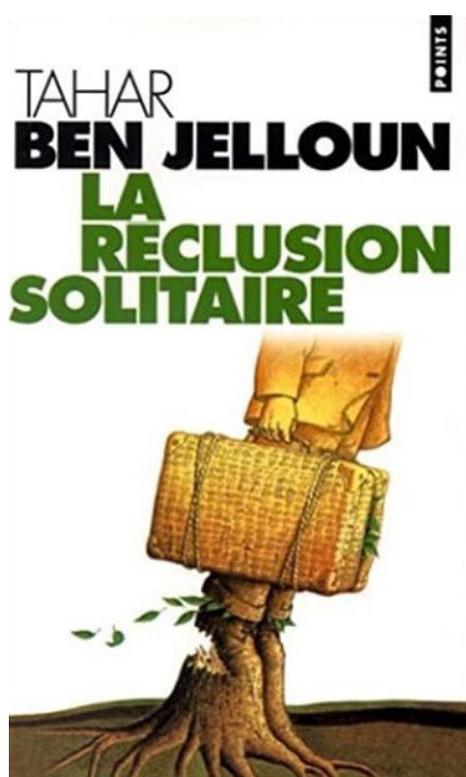
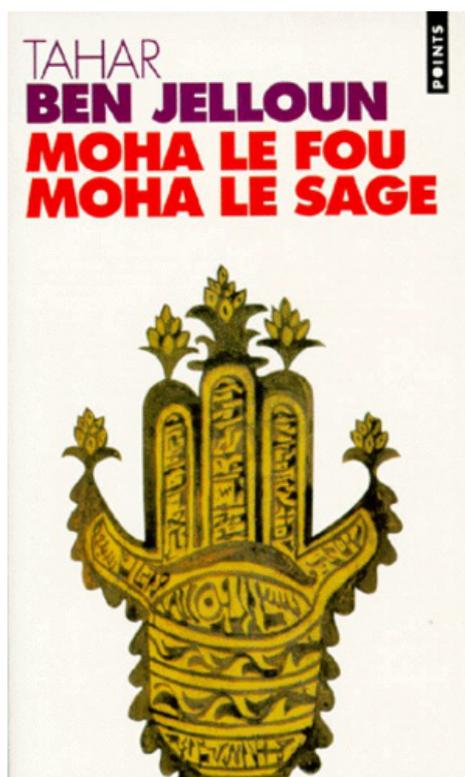
La littérature de Tahar Ben Jelloun est une fusion de folklore arabe et de littérature française, qui se concentre sur les opprimés et les groupes marginalisés, tels que les prisonniers soumis à une politique centralisée, les femmes musulmanes soumises au patriarcat, les immigrés nord-africains victimes de discrimination raciale et les réfugiés palestiniens après la guerre au Moyen-Orient, afin d'exposer les maux de la société. Son travail a quelquefois été accusé de répondre aux goûts esthétiques occidentaux et d'être éloigné de la réalité marocaine. Tahar Ben Jelloun a démenti ces propos et a affirmé à plusieurs reprises que, bien qu'il écrive en français, ses œuvres font toujours partie de la littérature arabe. Il a parlé de son amour profond pour le Maroc et tient à écrire sur sa relation avec sa patrie, à écrire pour le peuple de son pays.

Il conserve sa nationalité marocaine et retourne dans son pays

pour y passer quelques mois chaque année. Il examine et comprend les relations politiques et culturelles complexes au sein de la société marocaine, de l'Afrique du Nord-Ouest, de la péninsule ibérique et de la France, dans une perspective à la fois française et marocaine.

Comme beaucoup d'écrivains, Tahar Ben Jelloun a commencé par écrire des poèmes, dont le

style est fortement lyrique. Depuis les premiers temps de son écriture, où il chantait son adolescence, son amour et ses souvenirs du Maroc, jusqu'à ses descriptions de l'histoire et de la culture, ses œuvres portent la marque de la fusion et de l'influence mutuelle de la culture arabe de l'Afrique du Nord-Ouest et de la langue française. Les romans de Ben Jelloun sont principalement basés sur les conditions de vie des Marocains, façonnant le paysage humain unique du Maroc. Les liens humains et les causes historiques entre les pays d'Afrique du Nord et du sud de la Méditerranée et les pays d'Europe du Sud et du nord de la Méditerranée sont présentés à travers les destins personnels dans un contexte de conflit culturel. En 1973, Ben Jelloun a publié son premier roman, Harrouda. Tiré des expériences des immigrés que Ben Jelloun a observés pendant ses études à Paris, le roman dépeint la douleur et le chagrin du cœur d'un immigré marocain en France. Depuis, il a publié un certain nombre de romans sur la condition de vie des Marocains, comme La réclusion solitaire (1976), Moha le fou, Moha le sage (1978), La prière de l'absent (1981). Les protagonistes de ces romans sont des Marocains

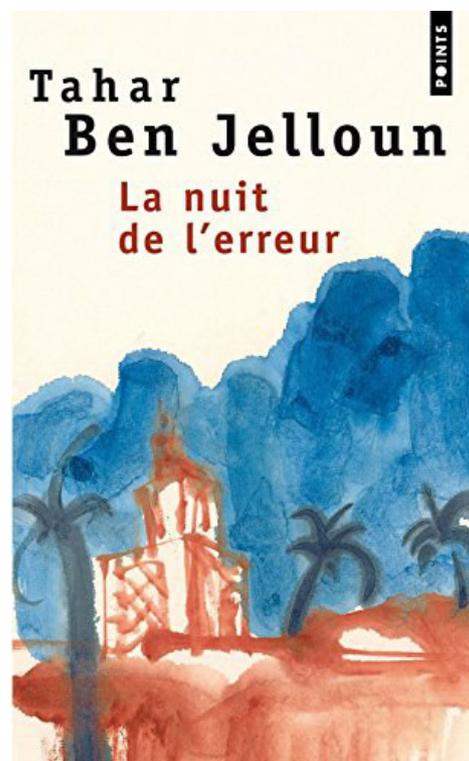
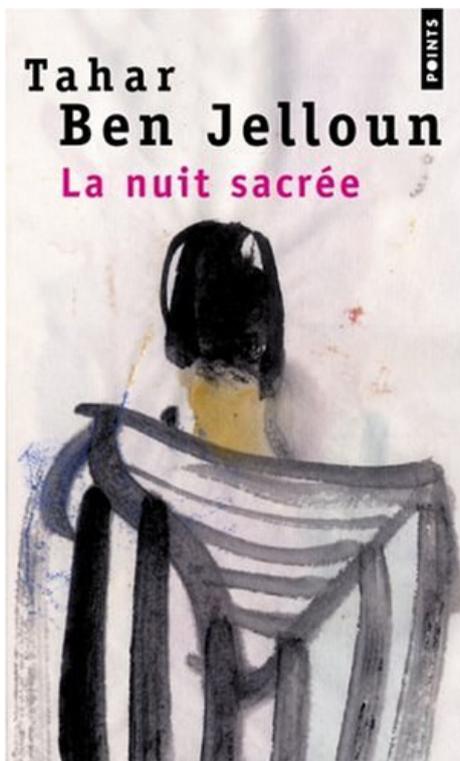


des classes moyennes et inférieures, des immigrés qui ne parviennent pas à trouver un sentiment d'appartenance en France, le malheureux destin d'une gentille prostituée, des travailleurs opprimés par le capital et le pouvoir, etc.

L'enfant de sable, paru en 1985, est un succès irremplaçable de Ben Jelloun, suivi de *La nuit sacrée* (1987), qui lui a valu le prix Goncourt. Ces deux romans, ainsi que *La nuit de l'erreur*, publiée en 1997, explorent le statut social et culturel des femmes au Maroc. La figure féminine est souvent au centre de l'œuvre de Tahar Ben Jelloun, comme la mère traditionnelle, la femme intellectuelle, la prisonnière, la prostituée, la sorcière... tout en reconnaissant le thème féministe, il a souligné également son objectif créatif de refléter le monde en dépeignant la condition féminine.

L'enfant de sable et *La nuit sacrée* racontent l'histoire d'une jeune fille marocaine née dans une famille sans héritier mâle et forcée de grandir en tant qu'homme par la volonté de son père. L'histoire de cette fille, qui peut être considérée comme un symbole de la patrie de l'auteur, se déroule dans la première moitié du XXe siècle, lorsque le Maroc était sous la domination coloniale française. La lutte de la fille dans une société dominée par les hommes correspond à la lutte anticoloniale du Maroc, tandis que la perte d'équilibre et la quête d'équilibre dans l'identité de genre de la protagoniste illustrent la complexité et l'incertitude du Maroc dans le processus d'indépendance nationale et de décolonisation.

Ce qui arrive à la jeune fille marocaine dans *L'enfant de sable* découle de l'oppression du patriarcat traditionnel, car le père, craignant la crise de pouvoir, de statut et d'honneur qu'entraînerait l'absence d'un héritier mâle, l'a privé de force de son identité féminine. Elle a été soumise à la circoncision simulée des garçons, et son père lui a ordonné d'épouser sa cousine malade. Au sens méta-



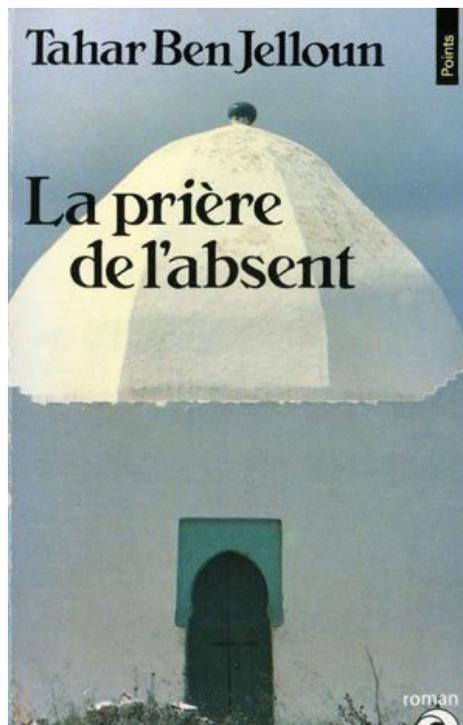
phorique, le père symbolise le système colonial français qui a forcé les différents groupes sociaux du Maroc (musulmans arabes, Berbères, Juifs) à renoncer à leurs langues et identités nationales. La crise d'identité de la fille se transforme donc en une crise des colonisés, et sa lutte pour retrouver sa propre identité prend une double dimension anti-patriarcale et anti-coloniale. Ayant grandi dans un monde patriarcal, la fille est déjà habituée à occuper une position patriarcale dans la société islamique, alors que sa féminité commence à émerger : « J'ai un comportement d'homme, ou plus exactement on m'a appris à agir et à penser comme un être naturellement supérieur à la femme. Tout me le permettait : la religion, le texte coranique, la société, la tradition, la famille, le pays... et moi-même... ». « ... J'entrevois tous ces bas-ventres charnus et poilus. [...] je ne pouvais pas être comme elles... C'était pour moi une dégénérescence inadmissible. ». « J'évite les miroirs. Je n'ai pas le courage de me trahir. ». « Père, tu m'as fait homme, je dois le rester ». « J'essaie de ne pas mourir. J'ai au moins toute la vie pour répondre à une question : Qui suis-je ? Et qui est l'autre ? ». À l'adolescence, sa lutte avec son identité s'intensifie et elle est plongée dans une profonde angoisse. Ce n'est qu'à la mort de son père, lors

de la vingt-septième nuit du mois de ramadan, nuit sacrée pour les musulmans du monde entier, qu'elle rompt avec sa famille et part en quête de son identité en tant que « Zahra » : « Je ne me retournais pas pour regarder une dernière fois l'abîme natal. J'avais tout enterré : le père et les objets dans une même tombe, la mère dans un marabout à la porte de l'enfer, les sœurs dans une maison qui finirait par s'écrouler et les ensevelir à jamais. Quant aux oncles et tantes, ils n'avaient jamais existé pour moi et à partir de cette nuit je n'existais plus pour eux, je disparaissais et ils ne me retrouveraient jamais ». Au sens métaphorique, c'est le symbole de la libération du Maroc de la domination coloniale. La nuit sacrée constitue la suite de l'histoire de Zahra. L'incertitude de l'identité retrouvée de genre de la protagoniste révèle l'ambivalence et la complexité de la décolonisation au Maroc après l'indépendance : le retrait des colonisateurs a déclenché des tensions entre les différents groupes de la société, l'établissement d'une monarchie face à l'opposition de la gauche est un compromis, et un retour à l'ère précoloniale n'est manifestement pas envisageable. L'objet de la résistance de « Zahra » est double : les anciens colonialistes et ceux qui ont pris le pouvoir de l'État après l'indépendance.



La nuit de l'erreur raconte l'histoire de Zina, une femme mystérieuse, belle et maléfique. Zina est née une « nuit de l'erreur », sa mère ayant été victime d'un viol collectif. Son grand-père est mort de chagrin et de colère. À l'âge adulte, Zina est une beauté stupéfiante. Cependant, elle a subi le même sort tragique que sa mère lors d'une autre « nuit de l'erreur ». Profondément blessée, Zina a décidé de se venger des hommes. L'histoire de l'ultime résistance de cette belle femme opprimée contre une société hypocrite se déroule dans une ville. L'auteur a implicitement souligné que la femme se confond souvent avec cette ville en échangeant des sourires et des larmes. « Une ville qui produit encore des légendes ne doit pas être entièrement mauvaise. Elle le sait. Elle raconte. Elle se raconte ». La ville est Tanger, qui a participé activement au mouvement d'indépendance de sa patrie, mais qui peine à se décoloniser sous le poids de l'héritage du colonialisme et de l'inaction du gouvernement marocain.

Bien que Tahar Ben Jelloun écrive principalement en français depuis qu'il s'est installé en France, l'influence de la culture arabe traditionnelle, en particulier du folklore, est toujours présente dans chaque passage de ses ro-



mans. L'héritage et l'imitation délibérée du folklore arabe, en particulier de la littérature orale, sont l'une des caractéristiques principales des œuvres de Ben Jelloun. Le hakawati, ou conteur est la figure incontournable du patrio- moine arabe. Dans les romans, Tahar Ben Jelloun utilise souvent cette forme ancienne du conteur de la littérature arabe. Les Mille et une nuits sont un classique du folklore que l'auteur a cité comme modèle dans de nombreuses interviews, et avec lequel il a établi un lien caché dans ses romans. Alors que les conteurs captivent souvent leurs auditeurs en créant du mystère et du suspense, les conteurs des romans de Ben Jelloun combinent des techniques traditionnelles avec des techniques postmodernes. Le conteur peut inviter l'auditeur à participer à la narration de l'histoire, ou il peut commencer au milieu de l'histoire et revenir au début, remettant ainsi en question la continuité de la narration traditionnelle. Le conteur peut également disparaître pour permettre à d'autres conteurs ou même à des auditeurs d'apporter une perspective narrative différente à l'histoire. Dans L'enfant de sable, par exemple, six conteurs se succèdent, faisant de leur mieux pour présenter des histoires chaotiques et conflictuelles qui se chevauchent. Zina dans La nuit de l'erreur nous rappelle Shéhé-
zade, propriétaire et conteuse

d'histoires dans Les mille et une nuits. Alors que le début des mille et une nuits présente peut-être les femmes sous deux formes stéréotypées : « lascive » et « pure », la subtilité de la figure de Shéhérazade est qu'elle brouille en partie la ligne de démarcation entre les deux. Bien qu'elle soit essentiellement une « femme pure », son trait le plus distinctif, en termes de relations de pouvoir entre les sexes, est qu'elle est « manipulatrice » plutôt que « soumise ». Sa sagesse et son courage dépassent clairement ceux des hommes décrits dans l'histoire. Dans La nuit de l'erreur, il y a aussi des conteurs, mais c'est Zina, la véritable propriétaire et créatrice de l'histoire, la maîtresse de l'histoire de l'auteur, qui a pris sa revanche sur les hommes de la ville de Tanger, imprégnant le roman d'un sens de la subjectivité féminine et du cri de justice pour les femmes persécutées dans une société traditionnellement patriarcale. Tahar Ben Jelloun n'est pas féministe, mais ses œuvres montrent une préoccupation pour les problèmes des femmes islamiques, reflétant sa pensée sur l'humanité et la vie. En effet, la condition des femmes est un microcosme des problèmes de modernisation et de transformation auxquels est confrontée la culture islamique.

Au tournant du millénaire, Tahar Ben Jelloun poursuit son exploration littéraire des liens culturels entre le Maroc et la France. En 1998, il a publié son livre Le racisme expliqué à ma fille. Ben Jelloun a déclaré qu'il s'agit d'un manuel, mais plus qu'un manuel, car il est en rapport avec sa vie et contient de nombreuses choses qui se sont produites dans sa famille. Sa fille lui a posé des questions : Qu'est-ce que le racisme ? Qu'est-ce que l'immigration ? Pourquoi n'aime-t-on pas les immigrants ? Pourquoi les gens n'aiment-ils pas le grand-père lorsqu'il travaille dans le domaine de l'immigration ? C'est pour répondre à ces questions, et pour d'autres enfants ayant les mêmes problèmes, qu'il a écrit ce livre. « Plus de dix ans après le dialogue avec Mérième, qui avait elle-

GIUNTI

Tabar Ben Jelloun Harrouda



même dix ans, j'ai voulu rendre compte de mes échanges avec les enfants du monde entier que je ne cesse de rencontrer. Car nous constatons ensemble que non seulement le racisme n'a pas reculé, mais qu'il s'est banalisé et dans certains cas aggravés. Nous essayons de comprendre ses nouvelles manifestations : la montée de l'antisémitisme et de l'islamophobie, les discriminations dont les immigrés sont victimes, et l'entrée en scène de l'"identité nationale". Bien qu'un grand nombre de livres soient publiés en France chaque année, le thème du racisme est très peu abordé.

Le 17 juin 2004, Tahar Ben Jelloun est lauréat du prix littéraire international IMPAC de Dublin avec son roman *Cette aveuglante absence de lumière*, qui est tiré de faits réels et inspiré par le témoignage d'un ancien détenu du

bagne de Tazmamart, et qui décrit un autre monde oublié au cœur des ténèbres. « Longtemps j'ai cherché la pierre noire qui purifie l'âme de la mort. Quand je dis longtemps, je pense à un puits sans fond, à un tunnel creusé avec mes doigts, avec mes dents, dans l'espoir têtue d'apercevoir, ne serait-ce qu'une minute, une longue et éternelle minute, un rayon de lumière, une étincelle qui s'imprimerait au fond de mon œil, que mes entrailles garderaient, protégée comme un secret. Elle serait là, habiterait ma poitrine et nourrirait l'infini de mes nuits, là, dans cette tombe, au fond de la terre humide, sentant l'homme vidé de son humanité à coups de pelle lui arrachant la peau, lui retirant le regard, la voix et la raison. » Ce roman raconte 20 ans épouvantables du héros dans une prison souterraine de type camp de concentration dans le désert ma-

rocaïn. Ces bagnes ont été créés par feu le roi Hassan II du Maroc pour emprisonner les prisonniers politiques, dont beaucoup ont été détenus dedans pendant des décennies sans aucune lumière du jour. Lorsque les bagnes ont été ouverts en 1991, seule une poignée de prisonniers a survécu. On ne peut qu'imaginer la lumière éblouissante et la liberté qu'un homme a dû ressentir lorsqu'il est sorti du bague et a vu le soleil. Ce roman va au-delà d'une simple description des douleurs et des souffrances épouvantables endurées par ces hommes et d'une révélation d'un régime totalitaire horrible et inhumain, pour nous montrer la puissance de la volonté de vivre et de l'esprit vaillant de l'homme. Différente des thèmes qu'aborde souvent Tahar Ben Jelloun tels que l'enfance saccagée, l'immigration ou le statut des femmes, Cette aveuglante absence de lumière exprime l'engagement politique de l'écrivain en révélant le terrible régime totalitaire et en réfléchissant sur la nature humaine, et s'interroge sur la manière de préserver la dignité de la vie dans des conditions extrêmement difficiles, ce qui est l'hymne de la force spirituelle de l'être humain et du respect de la vie.

Face à la crise d'identité que peuvent connaître les écrivains postcoloniaux, Tahar Ben Jelloun, qui réside depuis longtemps en France et écrit en français, présente intelligemment l'histoire, la culture et la réalité du Maroc à un niveau supérieur lorsqu'il écrit. Avec la force de l'esprit humain, il présente la force vitale de la culture complexe du Maroc. La capacité de Tahar Ben Jelloun à observer avec minutie les moindres détails et l'état de l'existence humaine représente les contradictions, les chagrins et la richesse de la culture du Maroc en tant que pays islamique. Bien qu'il soit en France, Tahar Ben Jelloun est lié à sa patrie par ses écrits.

Mots-clés : Maroc, littérature marocaine, roman, Tahar Ben Jelloun

→ jiye1111@163.com

L'ÉCRITURE ANTICOLONIALE DE MONGO BETI



SHI LIN

Doctorante à l'Université de Nanjing
Enseignante Université des langues étrangères et du commerce Fuzhou (Chine)

MONGO BETI

Mongo Beti (de son vrai nom Alexandre Biyidi Awala), né à Akometam près de Mbalmayo, est un écrivain et essayiste camerounais bien connu. Ses œuvres littéraires ont été largement diffusées dans le monde francophone, dont plusieurs ont été sélectionnées dans les manuels de lecture destinés à l'enseignement secondaire. En 1953, il commence sa carrière littéraire avec la nouvelle *Sans haine et sans amour*, publiée dans la revue *Présence Africaine*. Un an après, sous le pseudonyme d'Eza Boto, il publie son premier roman, *Ville cruelle*, qui inaugure son œuvre romanesque. Paraissent par la suite plusieurs romans *Le Pauvre Christ de Bomba* (1956), *Mission terminée* (1957), *Le Roi Miraculé* (1958), *Main basse sur le Cameroun, autopsie d'une décolonisation* (1972), *Remember Ruben* (1974), *Perpétue* (1974), *la Ruine presque cocasse d'un polichinelle* (1979) et *La France contre l'Afrique : retour au Cameroun* (1993).

Mongo Beti, figure de proue de la littérature francophone africaine, s'engage tout au long de sa vie au travail anticolonial. Dans « Ville cruelle », son premier roman, il décrit la vie urbaine des Africains pendant la période coloniale. L'essor des villes coloniales signifiant l'émergence des habitants urbains, la dichotomie spatiale et sociale a empêché la construction d'identité urbaine. Dans ce roman, Beti dévoile deux types d'oppression imposée sur la jeunesse africaine par d'un côté, le colonialisme et de l'autre côté, l'autorité traditionnelle. De ce point de vue, son exploration sur l'urbanisation africaine et la subjectivité des peuples africains s'avère indéniablement prévoyante.

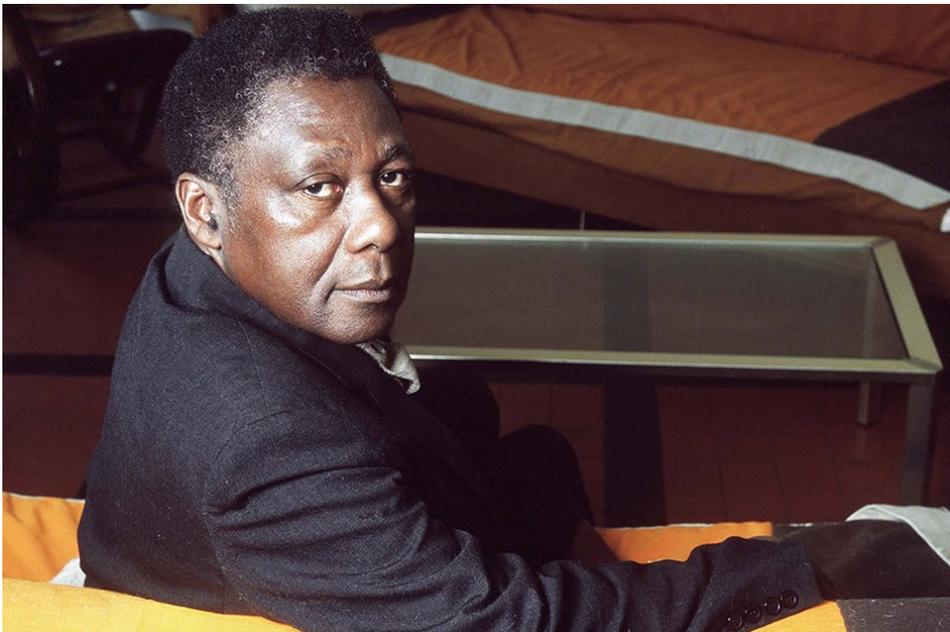
Beti continue à écrire jusqu'à sa mort en 2001, moment où sa trilogie est sur le point d'être achevée. *Ville cruelle* occupe une place liminaire dans cette riche production littéraire et contribue à la réputation de son auteur dans la littérature négro-africaine d'avant les indépendances. Tout au long de sa vie, il se bat contre le colonialisme. Dans *Ville cruelle*, Beti raconte l'aventure de trois jours d'un jeune Africain dans la ville coloniale pour dénoncer le vivre inhumain des Africains sous la domination coloniale.

AVENTURE DANS LA VILLE DE TANGA

L'histoire se déroule dans une ville d'Afrique appelée Tanga. Le protagoniste Banda, un jeune Africain, vient du village de Bamila et arrive en ville avec ses fèves de cacao. Tanga est une ville typiquement coloniale, avec une colline au sommet de laquelle se trouve le bâtiment administratif du gouver-

nement colonial. Sur le versant sud de la colline s'étend une zone d'habitation des colons, connue sous le nom de « Tanga étranger », tandis que sur le versant nord se trouvent les quartiers délabrés des colonisés, connus sous le nom de "Tanga indigène". Bien que dans la même ville, il existe une interdiction d'accès entre les deux Tanga. Les Africains ne sont autorisés à entrer travailler dans le « Tanga étranger » que pendant la journée et doivent le quitter le soir. Avant l'établissement des villes coloniales, les Africains vivaient principalement en communautés. Sous l'impulsion des activités coloniales économiques, de nombreux Africains d'origine différente ont quitté leurs pays pour s'installer en ville, plus précisément dans des maisons exiguës et délabrées de « Tanga indigène ». Banda s'apprête à vendre sa récolte de deux cents kilos de cacao dont il escompte l'argent nécessaire pour se marier.

Cependant, après que Banda a remis les fèves au contrôleur, ce dernier les a brutalement brûlés. Fou de rage, Banda se révolte contre le contrôleur de sorte qu'il est tabassé et arrêté par les gardes régionaux. Après avoir perdu ses fèves de cacao, Banda rapporte son malheur à son oncle maternel qui habite en ville, mais celui-ci lui dit qu'il doit s'adapter à la "jungle urbaine" où le plus fort l'emporte sur le plus faible. Sur le chemin de retour, Banda surprend deux scènes tragiques : un accident de la circulation qui coûte la vie à un garçon, une émeute où des ouvriers d'usine infligent une sévère bagarre à leur patron blanc. S'abritant dans une case contre les

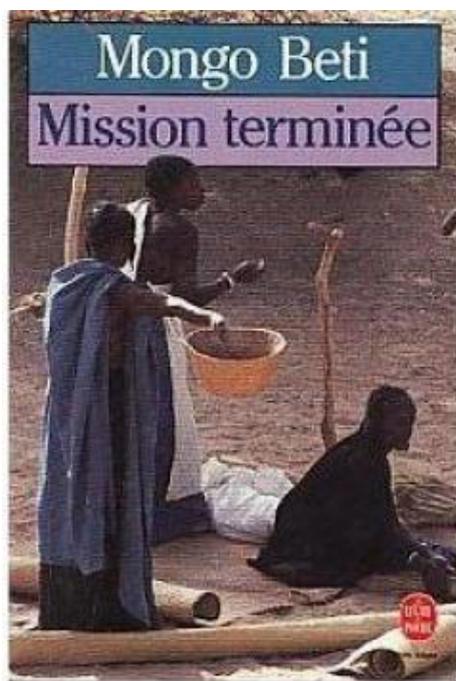


torrents de pluie, Banda rencontre une jeune fille qui s'appelle Odilia. Celle-ci lui demande de l'aide pour son frère Koumé qui a pris la tête dans la bagarre et qui est poursuivi par les gardes. Banda promet de porter assistance mais malheureusement y échoue : Koumé s'est noyé en traversant la rivière. Banda ramène Odilia dans le village, puis retourne enterrer le corps de Koumé. Il a découvert par hasard une importante somme d'argent cachée sur le corps mais ne l'a pas prise. Il s'aperçoit que le marchand grec Démétropoulos a posé une énorme récompense pour sa valise perdue. Enfin, Banda l'a trouvée et a reçu la récompense. Après la mort de sa mère, Banda quitte le village avec Odilia. Dans ce roman, Beti présente trois thèmes narratifs majeurs : l'anticolonialisme, les forces anti-traditionnelles et l'anti-blanc-centrisme.

OPPOSITION AU COLONIALISME

L'écriture anticoloniale est la préoccupation majeure dans la carrière littéraire de Beti. Dans *Ville cruelle*, cette thématique s'insinue dans le dégoût de Banda pour la ville coloniale et sa haine contre les écoles coloniales. Pour lui, la douleur de la vie urbaine provient de deux aspects, la ségrégation et l'évangélisation du colonialisme. Le système d'apartheid imposé par les colonisateurs fait répartir la ville en deux univers, antithétiques par leur site, leur démographie, leurs modes de vie. Dans le roman, Beti décrit "Tanga étranger" comme suit, "Le Tanga commercial se terminait au sommet de la colline par un pâté de bâtiments administratifs, trop blancs, trop indiscrets. Ils flamboyaient au soleil." À l'opposé, le "Tanga indigène" est "le Tanga sans spécialité, le Tanga auquel les bâtiments administratifs tournaient le dos — par une erreur d'appréciation probablement — le Tanga indigène, le Tanga des cases, occupait le versant nord peu incliné, étendu en éventail." Le contraste frappant entre le "Tanga étranger" et le "Tanga indigène" implique une division générale de l'espace social. Dans *Les Damnés de la Terre*, Fanon dé-

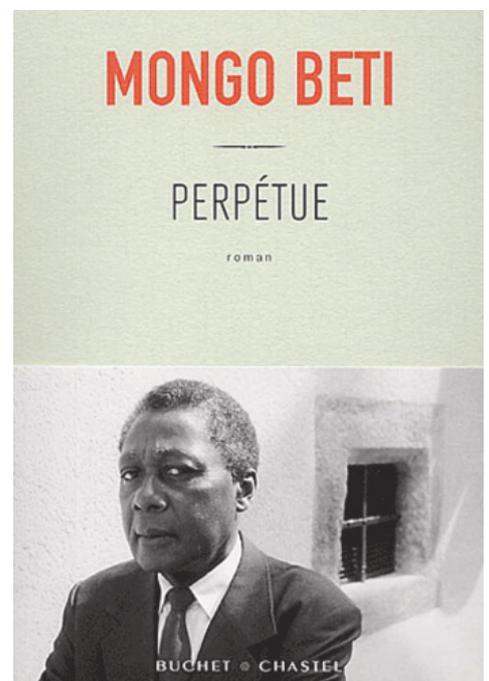
signe la ville coloniale comme un monde "compartimenté et divisé en deux", avec le monde "blanc, illuminé et asphalté" et l'autre "sans intervalles, les hommes y sont les uns sur les autres, les cases les unes sur les autres". La ville coloniale présentait ainsi deux visages : d'un côté, une métropole glorieuse et suzeraine et, de l'autre, un bidonville lugubre et chaotique. La ségrégation de l'espace urbain par le gouvernement colonial avait pour but de délimiter les activités sociales et de supprimer ainsi le multiculturalisme dû au regroupement multiethnique des habitants du nord. Banda éprouve de l'aversion pour le système éducatif colonial. Il est orphelin de père, couvé par sa mère qui l'accompagne toujours. Sa mère lui est sévère et possessive, ensuite l'a envoyé dans des écoles évangéliste et coloniales dans l'espoir qu'il devienne un prêtre. Banda détestait le système éducatif colonial parce qu'à l'école, il n'avait pas reçu une bonne éducation, "Je trimais depuis huit ans dans leur école à planter, à arracher des pommes de terre, et jamais à faire ce qu'on fait habituellement dans une école, quand ils s'avisèrent que j'étais vraiment trop grand et me bouterent à la porte, sans aucun diplôme, naturellement." Ainsi, Banda n'arrive pas à obtenir le diplôme scolaire ni à réussir le catéchisme de l'église. En conséquence, il n'est pas capable de s'intégrer à la société coloniale.

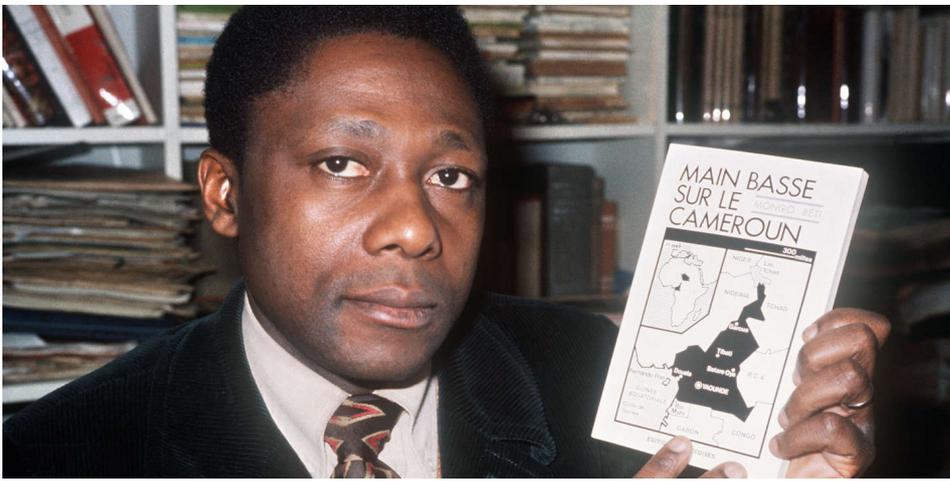


De toute évidence, l'acculturation de Banda s'avèrent avortée sous la politique d'assimilation coloniale. Cependant, son expérience scolaire lui a permis d'apprendre les mathématiques de base et de connaître la configuration de la civilisation occidentale, ce qui l'a rendu réfractaire à l'autorité traditionnelle exercée par la gérontocratie. Il ne pouvait plus s'adapter à la vie communautaire traditionnelle. Ainsi, à la fin du roman, Banda quitte le village de Bamila. Cela fait écho au départ de Banda dans le premier chapitre et exprime ainsi la vision de Beti auprès des jeunes Africains à quitter leurs villages et embrasser la modernité.

OPPOSITION À LA GÉRONTOCRATIE

La déconstruction de l'autorité traditionnelle est une autre thématique dans la création littéraire de Beti. Dans *Ville cruelle*, Banda s'indigne contre son oncle Tonga, ce qui signifie une opposition entre les jeunes Africains et la gérontocratie traditionnelle. Dans le village, l'oncle Tonga endoctrine constamment la jeune génération sur les méfaits du système colonial. On trouve ainsi un exemple emblématique du discours dont se sert-il pour renforcer son autorité lorsqu'il se dispute avec Banda en lui rappelant, "Ne quittez pas la voie de vos pères pour suivre les Blancs : ces gens-là ne cherchent qu'à vous tromper. Un Blanc, ça





n'a jamais souhaité que gagner beaucoup d'argent. Et quand il en a gagné beaucoup, il t'abandonne et reprend le bateau pour retourner dans son pays, parmi les siens qu'il n'aura pas oubliés un instant, cependant qu'il te faisait oublier les tiens ou tout au moins les mépriser. Un Blanc, ça n'a pas d'ami et ça ne raconte que des mensonges : ils s'en retournent conter dans leur pays que nous sommes des cannibales ; est-ce que tu me vois, moi, ou ton grand-père, ou ton arrière-grand-père, tous ceux dont je t'ai si souvent parlé, mangeant de l'homme ? Pouah !... Ne vous laissez plus attirer par les Blancs. Que vous apportent-ils ? Rien. Que vous laissent-ils ? Rien, pas même un peu d'argent. Rien que le mépris pour les vôtres, pour ceux qui vous ont donné le jour..." Son avertissement est à la fois une manifestation du pouvoir légitimé par la tradition et une justification de l'affirmation que tout écart par rapport à la tradition est un vice. Dans cette œuvre, l'indignation de Beti contre la tradition africaine se concentre sur les coutumes du mariage. À cette époque-là, la dot avait été abandonnée dans certains villages des Bantous, comme c'est le cas dans le village natal d'Odilia, tandis que le village de Bamila maintient encore la pratique. En effet, l'adhésion à la tradition africaine signifie explicitement la résistance à l'influence occidentale. Néanmoins, dans une société qui est clairement en phase de transition, cela implique aussi la réticence à évoluer et à se séparer du tribalisme. D'après Beti, la tendance conservatrice de la gérontocratie a fait naître une autre sorte d'oppression que le colonialisme. Il faut donc se pencher

sur les liens tacites qui unissent les deux types d'oppression et qui font parfois des oncles les alliés objectifs du pouvoir colonial. Une tradition telle que la dot sert enfin les intérêts économiques du commerce colonial puisqu'elle contraint les jeunes à entrer dans le système monétaire pour escompter leurs récoltes. On peut dire que l'hégémonie culturelle coloniale et la tyrannie de la tradition communautaire fusionnent pour opprimer les jeunes Africains qui, comme Banda, ont été éduqués et cela les a poussés à se révolter.

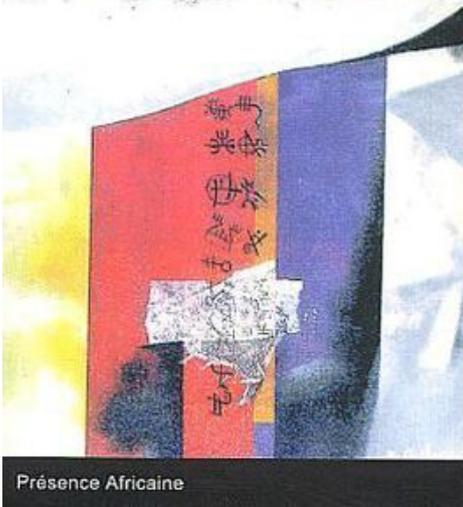
OPPOSITION À L'EUROPÉO-CENTRISME

Ville cruelle présente également la dialectique du Même et de l'Autre, autrement dit du « blanc » et du « noir ». Dans la littérature de la colonisation, les Noirs n'ont pas acquis de subjectivité comme un genre humain à part entière. Ils sont toujours l'Autre colonisé au regard du colonisateur « blanc », comme l'illustre la famille noire ignorante dans *Voyage au bout de la nuit*. Beti confie la perspective narrative à Banda, lui donnant "le pouvoir de regarder l'homme blanc". Alors que le contrôleur inspecte les fèves de cacao, Banda est assez stressé mais il surveille encore ses mouvements tout en observant secrètement son visage : "Le contrôleur s'était mis à sélectionner les fèves, une à une, sans arrêt, avec application ; son couteau lançait de menus éclairs. Il avait le visage fermé, l'œil rétréci." À ce moment-là, Banda se montre à la fois nerveux et effrayé, mais dans son esprit, il réfléchit avec indignation,

"Pour être sèches, elles étaient sèches. Mais alors quoi ? Est-ce qu'elles étaient moisies au-dedans ?" Lorsque le contrôleur demande à brûler les fèves, Banda a rugi de fureur : "Non, ce n'est pas vrai ! Mon cacao est bon !" Sa réaction témoigne de sa subjectivité. En d'autres termes, l'auteur représente en Banda un Africain qui a sa propre subjectivité, et lui permet d'observer l'homme blanc d'une perspective d'un Noir, ce qui place l'homme blanc dans la position de l'Autre. Dans le processus narratif, Beti adopte une structure non linéaire. Bien qu'il ait mentionné à trois reprises dans le texte le caractère narratif d'une "chronique", l'aventure de trois jours (du vendredi au dimanche) de Banda est régulièrement coupée de ses souvenirs d'enfance. Ces souvenirs, sous forme de monologues internes, rappelle à Banda ses parents, sa peur des écoles coloniale et religieuse, son aversion pour l'autorité de la tradition, perturbant ainsi le rythme linéaire du récit et soulignant la subjectivité narrative de Banda. Beti a choisi une expression française relativement "orthodoxe". Dans *Voyage au bout de la nuit*, Céline a initié le "pidgin français" lors des conversations entre Blancs et Noirs, à la fois pour imiter les expressions françaises non soutenues des colonisés et pour souligner l'attitude arrogante des colonisateurs. En revanche, Beti n'a pas choisi un "pidgin camerounais" mais plutôt un style d'expression française sérieux, ce qui est lié sans doute à son expérience professionnelle. À partir de 1959, Beti a enseigné dans un lycée français et, sept ans plus tard, il a passé son agrégation de Lettres classiques, entamant ainsi une carrière de 35 ans dans l'enseignement. En même temps, le "français sérieux" de Beti serait la preuve que les écrivains francophones sont tout à fait capables de maîtriser l'écriture française. La stratégie narrative de Beti rompt ainsi avec une vision centrée sur les Blancs, reflétant à la fois la subjectivité narrative des Noirs et la dignité et la conviction des intellectuels africains.

MONGO BÉTI

LE PAUVRE CHRIST DE BOMBA



PROMOTION DE LA LIBÉRATION NATIONALE

En 1978, Betti fonde avec son épouse Odile Tobner la revue *Peuples Noirs, Peuples Africains* qu'il soutient financièrement avec les gains tirés de la bonne vente de son roman *Main basse sur le Cameroun, autopsie d'une décolonisation*, dans laquelle il dénonce de manière constante et déterminée le néocolonialisme occidental et la dictature dans certains pays africains. L'absence de justice pénale, la corruption de police ou la lutte inachevée pour la liberté nationale, ce sont autant de thématiques qui occuperont une place majeure dans sa trilogie posthume.

En 1991, Betti retourne au Cameroun et publie deux ans plus tard *La France contre l'Afrique, retour au Cameroun*. Dans cet essai d'observation sociologique et politique du Cameroun, Betti conclut qu'il faut créer des emplois en zone rurale, ce qui conduit plus tard à sa culture des tomates et son élevage de porcs dans son village. Si dans *L'Histoire du fou*, il s'accorde une perspective plutôt voyageuse dans la critique de l'intervention politique française en Afrique, il s'intéresse désormais à l'Afrique et à ses relations avec le monde extérieur dans *Trop de soleil tue l'amour*. En s'investissant

de façon continuelle dans un narratif anticolonial qui conçoit "le peuple" comme victime de forces malsaines, Betti prend dès lors une perspective inhérente par une meilleure compréhension de la complexité quotidienne camerounaise que dans ses romans d'exil. Dans la trilogie posthume, son récit est bien ancré dans les conditions sociales du Cameroun et il explore les dysfonctionnements de la société africaine. Il se sert de la production littéraire en tant que principal moyen de parvenir à la libération nationale en Afrique. C'est dans cette logique que Betti se montre intransigeant envers la tranquillité et l'authenticité conçues dans l'œuvre romanesque *L'Enfant Noir* de l'écrivain guinéen Camara Laye. Dans un article paru dans *Présence Africaine* d'avril-juillet 1955 significativement intitulé *Afrique noire, littérature rose*, Betti lui accuse la volonté spontanée d'éluider le traumatisme colonial et la responsabilité d'un écrivain africain dans une époque critique. Par cet article polémique, il lui reprochait de s'être laissé aller à un "pittoresque de pacotille" et d'avoir négligé la réalité du monde nègre en écrivant comme suit, "Car la réalité actuelle de l'Afrique noire, sa seule réalité profonde, c'est avant tout la colonisation et ses méfaits. Il s'ensuit qu'écrire sur l'Afrique noire, c'est prendre parti pour ou

contre la colonisation. Impossible de sortir de là." Pour des écrivains assumant le fardeau de la dénonciation coloniale comme Betti, la littérature africaine a la responsabilité de déconstruire le colonialisme. Betti ne s'est pas limité à la création littéraire, il a également agi concrètement : la fondation des associations pour aider au développement rural, l'ouverture des librairies pour encourager le peuple à lire, ainsi que la publication des magazines pour dénoncer la corruption et l'injustice sociale. Par son « combat », il veut éveiller l'esprit des Africains et favoriser leur libération fondamentale.

Ville cruelle a de multiples métaphores. Si la figure orpheline de Banda fait allusion à la tradition culturelle africaine, son vécu représente le difficile début de la modernité africaine et le nébuleux avenir des nations émergentes. Dans le portrait de la ville coloniale dessiné par Betti, les Africains sont piégés dans « deux Tanga, deux mondes, deux destins » et doivent faire face à la transformation sociale et à la reconstruction identitaire. Ce récit est à la fois un témoignage de l'évolution de la société africaine et une poursuite inlassable de l'émancipation du continent africain. En même temps, la lutte anticoloniale de Betti n'est pas seulement une réplique au discours colonialiste, mais aussi un avertissement auprès des Africains pour éviter l'effacement imperceptible de leur identité et dignité nationales, et un appel à la reconstruction pour la nouvelle société africaine. Après trente-deux ans d'exil, Betti est retourné au Cameroun pour contribuer au développement de la société camerounaise. Au cours de sa carrière, il a continué à écrire pour le peuple camerounais et à reconstruire son identité. Son écriture témoigne de sa confiance dans le triomphe de l'émancipation nationale, l'instauration de la démocratie et l'avènement de la justice sociale.

Mot clés : *Ville cruelle*, écriture anticoloniale, ville coloniale

→ shilin1987@gmail.com



BONJOUR, MONSIEUR LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Par Bourvil

*Monsieur le maître d'école,
Vous souvenez-vous encore de moi ?
D'un p'tit garçon qui fut, je crois,
Pas toujours sage,
D'un p'tit garçon qu'a bien grandi
Et qui maintenant souvent se dit :
"C'était l'bel âge !"*

*Monsieur le maître d'école,
Moi je m'souviens encore de vous,
Joujoux, genoux, cailloux, bijoux
Et toute la gamme,
Géographie, récitation,
Histoire de France et rédaction,
Oh ! Quel programme !*

*[Refrain] :
Malgré le temps qui s'envole,
Il en est pas moins vrai
Que les souvenirs d'école
Ne s'oublient jamais.*

*Monsieur le maître d'école,
Je n'oublierai jamais le jour,
C'était pendant le dernier cours,
Dernier bagage,
Quand j'ai senti poser sur moi
Votre main qui m'disait tout bas :
"Fait bon voyage..."*

*Monsieur le maître d'école,
Y a pas à dire, ces moments-là,
On y repense bien des fois,
On s'les rappelle.
Et on est même tout étonnés,
De ne jamais avoir donné
De ses nouvelles.*

*[Refrain]
Malgré le temps qui s'envole,
Il en est pas moins vrai
Que les souvenirs d'école
Ne s'oublient jamais.*

*La destinée un peu folle
A fait de moi un député.
Dans le pays j'suis invité
Comme un ministre.
Je prends des airs de grand seigneur
Pour épater les électeurs
Que j'administre*

*Mais un jour, devant l'école,
Parmi la foule, vous étiez là.
Vous m'avez dit :
"Bonjour toi !"
Ça m'a fait drôle
Et je suis redevenu le p'tit gars
j'ai murmuré comme autres fois.
"euh ! Bonjour..."
Monsieur le maître d'école...*

Paroles et Musique de Jean RIDEZ

« La lecture, une porte ouverte sur un monde enchanté »

François Mauriac



SALUT ! ÇA VA ?

AVRIL 2023

№ 1 (69)